

© Copyright. Sansberro 2020

PIERRE SANSBERRO

**MADemoISELLE
JOLICOEUR**

CHAPITRE PREMIER

L'inspecteur Barrel
La clé
Mademoiselle Jolicoeur
Le crime
Paul
Le docteur Delamare

CHAPITRE DEUX

La garde à vue
Le juge
La prison
Elisabeth
L'avocate
Le procès

CHAPITRE TROIS

Le retour à la liberté
Julie
Une triste nouvelle
Une nouvelle vie

Le prêtre
Le virus

EPILOGUE

Les aveux

CHAPITRE PREMIER

L'inspecteur Barrel

L'homme était mort dans la nuit. Son corps grisâtre gisait sur un matelas infesté de punaises. A côté de la cagette qui lui servait de table de nuit, un seau rempli d'urine répandait dans la pièce une odeur nauséabonde. Il portait un tee-shirt noir maculé de tâches et un pantalon de jogging remonté jusqu'aux mollets.

« Quelle puanteur ! dit la voisine du dessus avec un air de dégoût.

– Crise cardiaque, c'est sûr ! ajouta le concierge.

– Faut pas se fier aux apparences ! rétorqua l'inspecteur.

– Qu'est-ce qu'on va faire du chien ? demanda le concierge.

L'inspecteur regarda l'animal qui ne quittait pas des yeux la dépouille de son maître. C'était une espèce de bâtard au poil rêche, court sur pattes avec de fines oreilles mal découpées. Il haletait par

petites secousses rapides et sa langue pendante laissait entrevoir des canines bien aiguisées.

– Donnez-lui à boire! Il doit avoir soif avec cette chaleur.

Le type en question s'appelait Soncore. Il vivait seul avec son chien dans un studio qu'il avait obtenu en passant par le service social de la mairie. Il disposait d'un confort des plus rudimentaires réduit au strict minimum. Il ne s'encomrait pas d'objets inutiles, et du reste aux dires de son concierge il avait vendu une grande partie de ses meubles pour subvenir à ses besoins, sa mince retraite ayant été engloutie dans les soins vétérinaires qu'il apportait au seul être qui partageait sa vie et qu'il couvait d'affection.

– Bon je l'amène à la fourrière ! Y a que ça à faire! soupira le concierge en désignant le chien qui s'était jeté sur sa gamelle d'eau.

– Vous l'avez vu quand pour la dernière fois? questionna l'inspecteur en reniflant le tee-shirt du macchabée.

– Hier soir comme d'habitude, quand il a descendu son chien pour le faire pisser! répondit le concierge.

– C'était quelle heure ?

– Juste après le film...Vers 23 heures. Belle mort en tous cas.

– C'est vous qui le dîtes!fit l'inspecteur en affichant un rictus dubitatif. Bien, vous pouvez y aller. Je vous remercie de m'avoir appelé.

– Vous pouvez dire merci au chien. Sans ses aboiements, madame Lapoutre ne m'aurait pas prévenu, rajouta le concierge.

L'inspecteur Barrel était un fouineur solitaire, dont le perfectionnisme sourcilleux ne laissait rien au hasard. « C'est dans le détail qu'on trouve l'essentiel » aurait pu être sa devise à condition qu'il en ait une. A vrai dire c'était un type simple, presque banal, sans intelligence particulière, qui n'avait pas plus de rêve dans la vie que d'ambition. Il était rentré dans la police plus par ennui que par vocation. Admis dans les derniers au concours

d'inspecteur, il avait été affecté dans une ville de la banlieue parisienne réputée pour ses trafics en tous genres et sa précarité sociale et ne l'avait jamais quittée depuis 25 ans. Il y travaillait, il y vivait et certainement qu'il y mourrait. Cette ville il la détestait autant qu'il l'aimait. C'était sa came et son poison, son oxygène et sa prison. Il ne pouvait concevoir sa vie sans elle. Comme une femme que l'on a épousée plus par raison que par choix mais à laquelle on reste éternellement lié par devoir. C'était, au vu de ses états de service un flic correct. Il n'usait jamais de la violence et ne trempait pas dans les magouilles . C'était un gars franc du collier. Un type absolument honnête, droit dans ses bottes. Dans son quartier tout le monde le connaissait, le respectait et certains ne faisaient pas mystère de la sympathie qu'il leur inspirait. C'est donc le plus naturellement du monde qu'en ce matin du 6 juin, le concierge de l'immeuble où il résidait prit le soin de l'appeler pour lui faire part de sa macabre découverte.

S'ils partageaient le même lieu de vie, Barrel connaissait peu Soncore. Il le croisait parfois dans le hall, ou sur le trottoir vers les poubelles où il avait pris l'habitude de faire pisser son chien, et échangeait avec lui les politesses d'usage, mais ça n'allait jamais chercher plus loin. Du reste il en était ainsi avec tous les locataires de l'immeuble. Son travail lui laissait peu de temps pour nouer des relations avec le voisinage et ses rares jours de congés il les passait chez son oncle, un vieux professeur de lettres à la retraite qui possédait un petit pavillon dans une ville de la banlieue sud à l'exact opposé de la sienne. C'était son unique famille depuis qu'il avait perdu ses deux parents lors de la dernière épidémie de grippe. Ses enquêtes de police qu'elle qu'en soit leur nature lui demandaient beaucoup d'investigation, de persévérance et d'investissement personnel, car ce n'était pas un intuitif mais un besogneux qui ne jurait que par le travail et l'expérience. Ainsi lorsqu'il lança au concierge au sujet de la mort de

Soncore « Ne vous fiez pas aux apparences » ce n'était pas son intuition qui parlait mais son pragmatisme. L'immeuble était un ancien hôtel tombé en désuétude que la mairie avait réhabilité au début des années 2000. La plupart des habitants étaient des locataires disposant de faibles revenus. Barrel quant à lui était propriétaire d'un modeste deux pièces dont le petit balcon offrait une vue sans surprise sur un restaurant marocain qu'il fréquentait plus ou moins assidûment. Il habitait au premier étage au dessus de la loge du concierge. En face de lui, vivait un jeune couple de musiciens, cachetonnant dans les bars et les clubs de jazz la nuit et fumant de la mauvaise herbe la journée. Au deuxième étage les deux appartements étaient occupés par les sœurs Renard. Des vieilles filles sournoises, anciennes institutrices, qui bien que voisines ne s'adressaient plus la parole depuis des années à cause d' une banale histoire de chat. Sur le palier du troisième étage une étudiante en master

de psychologie cohabitait avec un homosexuel raffiné qui faisait le cuistot dans une cantine scolaire. Ces deux là semblaient parfaitement s'entendre avec la jeune infirmière et son petit garçon de 5 ans qui avaient emménagé le mois dernier dans l'appartement d'en face. A l'avant dernier étage, le vieux Soncore qui venait de rendre l'âme avait pour vis à vis un couple d'une quarantaine d'années parfaitement asocial dont il serait à l'heure où j'écris ces lignes hasardeux de tirer le portrait tant leur présence fantomatique les rend parfaitement abstraits. Enfin au cinquième et dernier étage l' inénarrable Madame Lapoutre et sa vieille copine de basse-cour Madame Lapaille en infatigables commères supervisaient tout ce joli monde par le petit bout de leur lorgnette. Le décor et les personnages ainsi campés pourraient nous conforter dans l'idée que nous sommes dans un tableau parfaitement représentatif d' une catégorie sociale que l'on pourrait qualifier de petit peuple de banlieue, le

mot « peuple » n'ayant pas ici vocation à servir d'alibi à quelque débat politique que ce soit. Dans ce petit immeuble sans envergure aucun événement notable n'était venu troubler le quotidien des occupants jusqu' à ce matin du 6 juin... La mort de Soncore aussi soudaine qu'inattendue avait fait basculer ce microcosme banlieusard dans une agitation inquisitrice. Les langues se déliaient, le malaise se lisait sur les visages crispés. La loge du concierge était devenue une sorte de café du commerce où chacun y allait de ses divagations sur la cause du décès de ce pauvre Soncore. Si Madame Lapoutre se rangeait à l'avis du concierge, les sœurs Renard qui pour l'occasion s'étaient remises à se côtoyer partageaient le sentiment de l'inspecteur, selon lequel le vieux ne serait pas mort d'une crise cardiaque. Leur opinion se fondait il est vrai sur l'article qu'elles avaient lu dans le journal local relayant les premières conclusions de l'enquête de police. L'autopsie réalisée sur le cadavre du

vieux locataire avait évalué l'heure du décès aux environs de 3h du matin. La mort résultait d'une détresse respiratoire aiguë après une agonie de plusieurs heures.

Restait à déterminer la cause de cette insuffisance respiratoire étant établi que le vieil homme ne souffrait d'aucune pathologie grave. Une allergie provoquée par des piqûres de punaise semblait probable. Les taches incrustées dans le tee-shirt remontaient à plus de 72 heures d'après les prélèvements effectués, et le seau de pisse au pied de la cagette s'expliquait par le fait que les toilettes étaient bouchées. A la lecture de ce compte-rendu, plusieurs questions pouvaient légitimement se poser. Pourquoi Soncore n'avait-il pas appelé un médecin ? Pourquoi n'avait-il pas informé le service social de la mairie ou tout du moins le concierge du mauvais état sanitaire de son appartement ? L'inspecteur Barrel semblait se diriger vers l'hypothèse d'un crime. Cette idée avait cheminé doucement dans son esprit

mais pour l'heure il se contentait d'analyser et d'observer les faits avec précaution, et de recueillir les témoignages des gens de l'immeuble et du concierge. Le récit de ce dernier, précisément, ne lui semblait pas très clair.

– Vous m'avez dit avoir vu Monsieur Soncore la veille de sa mort vers 23 heures. N'avez-vous pas remarqué un état de fatigue, une faiblesse générale, entendu tousser ?

– Ecoutez inspecteur je ne suis pas médecin mais je n'ai rien remarqué d'alarmant ce soir là, sinon croyez le bien j'aurais appelé les urgences.

– Comme vous avez averti le service social de la mairie pour signaler l'état du logement dans lequel vivait Soncore ! ironisa l'inspecteur.

– Et comment aurais-je pu le savoir, je ne vis pas avec mes locataires inspecteur !

– Je ne connais pas beaucoup de gens qui accepteraient de dormir avec des punaises et de faire leurs besoins dans un seau par plaisir !

– Oh vous savez le vieux Soncore, il n'était pas si propre que ça ! Y a qu'à voir les traces sur son tee-shirt!se défendit le concierge...Et puis des punaises ça n'arrive pas tout seul. C'est bien qu'il était un peu crade le vieux !Y en a pas ailleurs que chez lui !

– Ca, c'est vous qui le dites ! Au fait à part vous, qui possède un jeu de clés de son appartement ?

– Je suppose qu'il doit y en avoir un au service social de la mairie, répondit avec effronterie le concierge.

– C'est ce que j'ai pensé, pourtant après vérification, il semble bien que non !

– Vous m'étonnez inspecteur. Le service social possède un jeu de clés en réserve pour chaque locataire de cet immeuble.

– Ce qui me paraît logique en effet puisque la mairie en est le bailleur !

–Vous avez d'autres questions inspecteur ! C'est que je dois avancer dans mon travail, c'est bientôt 10 heures Et je n'ai rien fait !

Ce type là ne semblait pas avoir la conscience tranquille. Barrel ne

possédait pas de preuves tangibles mais un faisceau de présomptions lui suffit pour signifier au concierge sa mise en garde à vue dans les jours qui suivirent. La nouvelle fit grand bruit dans l'immeuble et chacun y allait de son étonnement ou de son jugement, voire de ses accusations.

– Ce concierge, je ne l'ai jamais senti très net. D'ailleurs personne ne sait d'où il vient avec ce nom moitié russe, moitié polonais!avança une des sœurs Renard.

– Je te l'ai toujours dit ! renchérit la deuxième que cette sordide affaire avait rapproché de sa sœur comme au bon vieux temps ! Qu'en pensez-vous Madame Lapoutre ?

– Oh vous savez les concierges, il faut toujours s'en méfier. Celui d'avant ne valait pas grand chose non plus ! D'ailleurs on n'a jamais su pourquoi il était parti!glosa la vieille caille.

– Ca c'est sûr ! Approuva sa voisine de palier. Les concierges c'est comme les femmes de ménage, on ne peut pas leur faire confiance.

Le couple de musiciens se montra plus prudent dans ses déclarations arguant du fait qu'il ne fallait pas juger un homme sur ses apparences et laisser la justice suivre son cours. Il y eut finalement le camp des « pour » et celui des « contre » comme souvent dans ce genre d'affaires où l'on fait son opinion selon des critères de subjectivité bien arrêtés. Il s'avéra d'après les différents témoignages et l'aveu même du concierge que les relations entre ce dernier et Soncore n'étaient pas des plus cordiales. Leurs querelles étaient le fruit d'une lointaine rancune depuis que le concierge avait frappé le chien du vieux locataire parce qu'il s'était soulagé devant sa loge. Le service social de la mairie avait délégué une entreprise de plomberie et de désinfection pour procéder à la remise aux normes de l'appartement de Soncore. Le plombier remarqua qu'un des conduits d'évacuation était bouché par une espèce de boule de mastic en silicone, ce qui ne manqua pas d'alerter l'inspecteur

Barrel.

– Comment expliquez-vous la présence de ce bouchon ? interrogea-t-il le concierge.

– Je ne suis pas plombier, moi ! J'en sais fichre rien ! se braqua celui-ci.

– D'après le plombier justement, un tel bouchon ne peut se former naturellement. C'est donc que quelqu'un l'y a mis !

– Qu'est-ce que j'en sais moi ! Vous n'allez quand même pas m'accuser d'avoir bouché ses chiottes quand même ? s'énerva le concierge ?

– Et les punaises ? questionna l'inspecteur.

– Quoi les punaises ? Vous n'allez pas me mettre ça sur le dos aussi ?

– Pourquoi dîtes-vous aussi ? Je ne vous ai accusé de rien !

– Les punaises ça se nourrit du sang des crasseux. J'y peux rien si c'était un dégueulasse le Soncore.

Au bout des 48 h réglementaires, le concierge ressortit libre de sa garde à vue malgré les fortes présomptions de Barrel. Sa remise en liberté n'excluait

pas la suspicion On ne s'attardait guère devant sa loge. Les bouches à présent se fermaient sur son passage ou pour les plus audacieux s'ouvraient timidement pour un simple bonjour. Aussi étonnant que cela puisse paraître, la seule marque de réconfort dont bénéficia le concierge vint du couple fantomatique du 4ème qui lui porta un soir une bouteille de vodka qu'ils vidèrent en deux heures tous les trois dans la loge. Depuis cette soirée, ils devinrent les meilleurs amis du monde. Les Bubka(c'est ainsi que se nommait ce couple d'ukrainiens) et leur « Ami Kowalski » comme ils désignaient à présent le concierge signèrent à leur façon l'armistice entre leurs deux pays. Cela fit jaser les commères du 5ème qui ne tardèrent pas à répandre la rumeur selon laquelle leurs soirées se terminaient par des parties de jambes en l'air. Un matin, la jeune infirmière alla sonner à la porte du concierge pour prendre possession d'un colis que celui-ci avait gardé en instance dans sa loge. C'était à une heure

relativement matinale, aussi fut-elle étonnée qu'il ne réponde pas. Elle croisa à ce moment là, l'inspecteur Barrel qui la salua avec un sourire poli.

– Pardonnez-moi Monsieur Barrel, vous n'auriez pas aperçu Monsieur Kowalski par hasard ? Je dois récupérer un colis postal avant de partir travailler...C'est bizarre qu'il ne réponde pas !

– Il a du s'absenter quelques minutes. Il ne va pas tarder à revenir!la rassura l'inspecteur.

– Il met toujours un mot sur la porte quand il s'absente ! Peut-être Monsieur Bubka sait-il où il est ?.Ils sont devenus très amis, paraît-il.

– Surtout avec sa femme ! interféra Madame Lapaille qui avait entendu la conversation en sortant de l'ascenseur.

– Je vais aller voir Bubka, attendez-moi là !

L'ukrainien qui sortait visiblement de son lit passa un tee-shirt sur le dos et suivit l'inspecteur dans les escaliers. Arrivé devant la porte de la loge, il gueula avec un fort accent.

– Eh l'ami ...C'est moi..Réveille-t-oi !
C'est qu'il en tenait une bonne hier soir !
rigola-t-il en se tournant vers
l'inspecteur.

Les appels de Bubka restant vains,
Barrel jugea nécessaire de demander
l'intervention des pompier. Ils arrivèrent
10 minutes après et forcèrent la porte. Ils
trouvèrent le concierge nu , à plat ventre
sur son lit, le visage baignant dans son
vomi. Un pompier le retourna. Sa face
présentait un vilain aspect bleuâtre. Il lui
prit le pouls au niveau du poignet.
– C'est fini pour lui ! dit-il à l'inspecteur.
Malgré les inquiétudes et les doutes qui
étaient nés à son sujet lors de ces
derniers jours, le concierge n'en faisait
pas moins partie de la vie de ces petites
gens. C'était à sa manière une
personnalité au même titre que
l'inspecteur. Et jusqu' à cette sombre
affaire de Soncore, il était assez
largement apprécié malgré certaines
réticences à son endroit.. Certes son
caractère franc et bourru ne faisait pas
l'unanimité mais tous reconnaissaient en

lui un homme serviable et travailleur. L'inspecteur se retrouvait avec deux cadavres sur les bras en une semaine. S'il restait toujours convaincu que le décès du vieux locataire était la conséquence d'un crime mûrement réfléchi, la mort du concierge le laissait plus perplexe. Les premiers témoins qu'il entendit furent fort logiquement le couple Bubka.

– Vous avez passé la soirée ensemble avec Monsieur Kowalski. Qu'avez-vous fait exactement ?

– On s'est raconté des histoires!répondit le mari.

– Quelles genres d'histoires ?

– Des histoires du pays !

– Du pays! répéta l'inspecteur avec perplexité en remontant les sourcils et en hochant la tête. Pourtant la Russie et l'Ukraine ne sont pas très amis en ce moment !

– On parlait jamais de politique ! intervint la femme.

– Vous aviez bu ?

– Comme d'habitude ! Pas plus, pas moins!reprit le mari.

- A quelle heure êtes-vous repartis de chez lui ?
- Vers 22 heures ! Il faisait encore jour. C'est moi qui ai dit à mon mari d'y aller car je trouvais qu'ils avaient assez bu.
- Qu'est-ce que tu racontes toi ! s'énerva le mari. On n' avait rien bu.
- Les jeunes du dessus ont entendu des engueulades justement vers 22 heures ! Que s'est-il passé ? Vous vous êtes embrouillés avec Kowalski ?
- Ce n'est rien ça inspecteur ! Mon mari quand il boit, il parle fort. C'est le tempérament slave !
- Dîtes-moi Madame! Aviez-vous des relations sexuelles avec le défunt ?
- Inspecteur, je vous prierai de respecter ma femme!s'emporta Bubka.
- C'est à elle que je pose la question.
- Non Monsieur l'inspecteur!répondit tranquillement la femme.
- Et vous Monsieur ?
- Quoi ? s'étonna l'ukrainien.
- Je vous pose la même question !
- Y'a pas de PD en Ukraine ! s'offusqua l'homme avec une espèce d'orgueil de

mâle offensé.

– Nous ne sommes pas en Ukraine ici!
ironisa l'inspecteur.

– On est mariés depuis 20 ans avec ma femme si vous voulez tout savoir, et on est toujours fidèles !

Après la mort du concierge, les Bubka se firent aussi transparents qu'ils pouvaient l'être avant ce triste événement. Ils se saoulaient entre eux, en silence, n'ouvrant leurs volets qu'à la nuit tombée pour garder un semblant de fraîcheur à l'intérieur de l'appartement. Ils avaient assisté à l'arrivée du nouveau locataire en épiant derrière l'œilleton de leur porte d'entrée et l'avaient tout de suite jugé infréquentable à la vue de ses cheveux longs et de son apparence vestimentaire. C'était un homme d'une cinquantaine d'années à la chevelure grise et fournie portant un bandana rouge autour du cou et des tee-shirts à l'effigie de Che Guevara.

– Non mais qu'est-ce que c'est encore que ça?marmonna l'ukrainien derrière son judas.

– Fais-voir, pousse-toi! fit la femme avec curiosité ! Ah encore un communiste ! Ca m'étonne pas avec la mairie qu'on a...C'est pas la peine de se demander comment il a atterri ici celui-là !

– Faudrait pas qu'il nous embête trop! reprit le mari.

– Ca vaudrait mieux pour lui ! Sinon il sait pas ce qui l' attend! ajouta la femme avec un air menaçant.

&&&&&&

La clé

L'autopsie réalisée sur le corps du concierge laissa apparaître que le décès ne résultait pas d' un coma éthylique comme la situation pouvait y faire penser mais avait été provoqué par une rupture d'anévrisme aux alentours de 6h du matin. D'une certaine manière, cela soulagea Barrel qui éliminait ainsi

l'hypothèse d'un crime, à laquelle d'ailleurs il ne croyait pas. Parallèlement, la mort de Kowalski qu' il suspectait d'être au cœur de l'affaire Soncore n'arrangeait pas trop ses affaires. Son enquête piétinait et il craignait qu'elle ne soit classée sans suite par le juge d'instruction. Il s'acharnait à trouver de nouvelles pistes, à réinterroger les habitants de l'immeuble, à prospecter du côté du service social de la mairie pour résoudre notamment l'énigme de la disparition du 3ème jeu de clés mais aucun élément nouveau ne vint apporter de l'eau à son moulin. Au moment où il allait jeter l'éponge, ce qui du reste ne lui ressemblait pas, il fallut ce qu'on appelle un petit coup de pouce du destin pour que son enquête soit relancée. Alors qu'il sortait de l'immeuble, il aperçut jouant sur le trottoir, le petit garçon du 3 ème étage qui tirait des traits à même le sol avec une clé plate. Il s'accroupit à son niveau, faisant mine de s'intéresser à ce qu'il faisait.

– Bonjour bonhomme! Qu'est-ce que tu

dessines de beau ?

– Je fais un bateau ! répondit le gosse avec une petite voix timide. Vous êtes qui?Maman veut pas que je parle à des « monsieur » que je connais pas !

– Je suis le monsieur du premier étage.. Mais ça serait mieux de dessiner avec une craie, tu ne crois pas.

– Oui mais, les craies elles sont dans ma trousse !

– Et ta trousse où est-elle ?

– Ben, elle est chez moi mais ma maman n'est pas là et j'arrive pas à ouvrir la porte avec cette clé!dit-il en désignant l'objet avec lequel il dessinait.

– Tu veux que j'essaie d'ouvrir ta porte! lui proposa avec douceur l'inspecteur.

– Ben oui ...Comme ça , je pourrai récupérer ma trousse.

En arrivant devant la porte de l'appartement de l'infirmière, Barrel tenta d'introduire la clé dans la serrure, mais celle-ci ne s'enfonça pas.

– Je crois que ta maman ne t'a pas donné la bonne clé ! Elle est au travail ?

– Non elle est partie chez le docteur, elle

m'a dit qu'elle allait vite revenir.

—Tu sais où il habite le docteur ?

— Elle m'a dit que c'était pas loin, mais je sais pas où c'est.

— Bon si tu veux bien, on va l'attendre tous les deux, comme ça tu pourras finir ton dessin sur le trottoir.

Lorsque la mère de l'enfant arriva, elle fut surprise de le voir assis sur le trottoir en train de discuter avec l'inspecteur.

- Eh bien mon Paulo que fais-tu là avec monsieur Barrel ?

- Je peux pas rentrer à la maison!
répondit le petit garçon contrarié.

- Je crois qu'il a un petit problème de clé! intervint l'inspecteur avec prudence.

- Tu n'as pas réussi à ouvrir la porte mon chéri ?

— Le monsieur il a essayé...C'est pas la bonne clé!dit l'enfant en la tendant à sa mère qui s'en saisit et la compara avec une clé qu'elle sortit de son sac à main.

—Ah c'est bizarre!fit-elle étonnée. Elles se ressemblent pourtant. Allez viens on monte à la maison. Donne-moi la main.Je vous remercie de lui avoir tenu

compagnie monsieur Barrel.

–Je vous en prie. C'est tout naturel. Vous permettez que je vous accompagne pour élucider cette histoire de clé.

- Si vous voulez!répondit la jeune femme.

Cette dernière n'eut pas plus de chance que l'inspecteur quand elle tenta d'ouvrir sa porte d'entrée. Ce qui sembla la rendre nerveuse.

– Je crois que ce n'est pas la peine d'insister Madame ! C'est quand même curieux, elle ressemble effectivement beaucoup au genre de clés que l'on trouve dans cet immeuble. Regardez la mienne!dit-il en la sortant de sa veste. Vous voyez , le deuxième cran est juste plus petit par rapport à la clé que vous tenez dans la main. Pourriez-vous me la confier afin que je vérifie quelque chose ?

- Ah mais il s'agit sûrement d'une des clés que j'utilise dans mon travail. Nous avons les mêmes à l'hôpital!répondit-elle gênée.

- Eh bien disons que je vous la rendrai

dans la soirée, rassura-t-il la jeune femme qui lui remit l'objet avec un sourire forcé.

Lorsqu'il rentra du commissariat vers 19 h, Barrel alla sonner chez le nouveau locataire. Celui que désormais tout le monde surnommait « Le che » en référence à ses tee-shirt à l'effigie du chef de la révolution cubaine .

– Oui bonjour Mr Diaz, je suis désolé de vous déranger. Je suis l'inspecteur Barrel. Nous nous sommes déjà croisés il me semble.

- Bonjour, répondit celui-ci froidement. Que se passe-t-il ?

- Vous permettez que j'essaie d'ouvrir votre porte avec cette clé?lui demanda-t-il en sortant de sa poche la clé que lui avait remise l'infirmière du 3ème.

- Allez-y si ça peut vous faire plaisir ! La tentative s'avéra fructueuse. Il passa sur le visage de Barrel un air de contentement que le « Che » n'eut aucun mal à remarquer.

– On dirait que ça vous amuse d'ouvrir la porte de vos voisins! Elle sort d'où cette

clé , ça ressemble pas à un passe ?lança le locataire avec une ironie mordante.
– D'où elle sort? reprit l'inspecteur...Ca, je ne vais pas tarder à le savoir
Le lendemain, il convoqua la jeune infirmière au commissariat. Celle-ci arriva en fin de journée, légèrement maquillée, vêtue simplement d'un jean délavé et d'un débardeur blanc. Son parfum aux senteurs musquées envoya tout un flot d'effluves exotiques à la figure de l'inspecteur qui fut un instant troublé. La clé qu'elle lui a avait donnée se trouvait là, posée à plat sur son bureau bien en évidence. Elle ne sembla pas pour autant émue, ni décontenancée de voir l'objet, la tige pointée vers elle comme le doigt accusateur de la justice humaine.

– Alors Mademoiselle Jolicoeur, pouvez-vous me dire où vous avez récupéré cette clé? la questionna l'inspecteur avec précaution.Nous sommes d'accord pour dire qu'il ne s'agit pas d'une clé que vous utilisez dans votre travail.

– Elle lui ressemblait pourtant, je vous

assure!répondit la jeune femme sans se démonter.

– Alors ? reprit Barrel sans s'impatienter.... Comment se fait-il que la clé de l'appartement du 4^{ème} étage se soit retrouvée dans les mains de votre petit garçon ?

– Je la lui ai donnée par erreur !

– Oui, ça je l'ai bien compris

Mademoiselle Jolicoeur. Ce que j'aimerais savoir c'est comment elle est arrivée en votre possession !

La jeune femme fit mine de réfléchir un instant puis elle lança dans un affolement presque pathétique.

– Ah ça y est, je me souviens je l'ai trouvée par terre..dans l'escalier !

– Et vous n'avez pas eu la présence d'esprit d'aller la remettre au concierge ?

– Et si justement! Mais il n'était pas là!Je me suis dit que j'irais plus tard! Et puis vous savez, le temps passe et on oublie !

L'inspecteur observa un instant de silence en prenant un air dubitatif puis ajouta avec gravité.

– Avez-vous quelqu'un pour garder votre

petit garçon ?

– La petite voisine s'en occupe, mais il faut que je rentre vite pour faire les courses...Je n'ai rien prévu à manger pour ce soir.

– Il serait bien que votre voisine puisse garder votre enfant cette nuit. Je vous place en garde à vue à compter de maintenant !

&&&&&

Mademoiselle Jolicoeur

Qui était Marline Jolicoeur ? Outre le fait de porter un prénom peu commun, cette jeune et jolie infirmière était une personne pour le moins déconcertante. Certains diraient étrange et peut-être n'auraient-ils pas tout à fait tort... Elle fut élevée seule par sa mère dans des conditions précaires dans un appartement HLM d'une cité de la banlieue nord de Paris coincée entre le

périphérique et la zone commerciale. Il n'était pas rare qu'elles subissent des coupures d'électricité, d'eau ou de téléphone suite à des factures restées impayées, ou qu'elles se trouvent dans l'obligation d'aller mendier quelque nourriture auprès des associations caritatives locales. La mère de Marline était une assez jolie femme qui répugnait à exécuter toute tâche qu'elle jugeait dégradante. Ainsi dès l'âge de 6 ans, la petite fut habituée à faire la vaisselle, passer la balayette, descendre la poubelle sans en éprouver ni plaisir, ni dégoût. Sa maman travaillait d'une manière aléatoire quand elle trouvait un emploi à sa convenance. Elle refusait bien évidemment toute offre de femme de ménage, serveuse, caissière... Tout cela n'était pas assez bien pour elle. Tout au plus acceptait-elle un travail de réceptionniste ou de secrétaire. Pour arrondir ses fins de mois et mettre un peu de beurre dans ses pommes de terre à l'eau, elle s'était inscrite sur des sites de rencontres.

Elle sélectionnait ses partenaires uniquement sur des critères financiers. Il arrivait parfois qu'elle en invite plusieurs dans la semaine à venir visiter sa chambre comme elle disait à la petite qui assistait à ce défilé avec une sage indifférence. Le jour de ses 7 ans, elle lui présenta un monsieur en lui disant qu'ils allaient fêter son anniversaire tous ensemble et ce mystérieux invité ne repartit plus jamais. C'était un homme assez bien mis de sa personne et qui paraissait plus âgé que sa mère. Ancien militaire dans l'armée de l'air, il avait écumé toute l'Afrique de l'ouest où ses missions l'avaient souvent conduit. Il faisait le récit de ses voyages à Marline qui s'évadait un peu de sa grisaille quotidienne en imaginant les animaux sauvages traverser des étendues désertiques, les cris et les chants des femmes à la tombée du soir, le lever du soleil sur des mers de sable blanc. Lionel comme l'appelait la petite se reposait sur sa pension d'ancien combattant. Il éprouvait pour Marline

une certaine affection qui au fil des mois sembla se renforcer d'une manière assez insidieuse ce qui mettait la petite dans une situation d'inconfort. Cette façon de lui caresser les cheveux en descendant dans le bas de son dos qui au départ la mettait mal à l'aise finit par la dégoûter et quand un soir il la prit sur ses genoux pour lui raconter une de ses épopées et qu'il commença à lui effleurer le haut de la cuisse, elle se dégagea de lui en sautant comme si elle venait d'être mordue par un serpent.

Sa mère qui pourtant avait assisté à la scène fit mine de ne pas comprendre la réaction de sa fille et la réprimanda en la priant de s'excuser auprès de Lionel. Cette relation ambivalente que son « beau-père » entretenait avec elle la plongea dans une torpeur de plus en plus oppressante qui lui provoquait des crises d'asthme...

Sa mère semblait aveugle et sourde à sa souffrance de petite fille et dès l'âge de 8 ans, elle cogita des plans pour s'extraire de cet étiau familial étouffant et malsain.

Une nuit d'hiver où la lune était ronde, elle remplit son petit sac à dos de quelques jouets et de sa poupée préférée, enfila son manteau dans la poche duquel elle glissa son flacon de Ventoline et partit à travers la cité pour rejoindre le périphérique. Elle marcha sur la bande d'arrêt d'urgence d'un pas alerte et déterminé sans savoir vraiment où elle allait. Elle avait en elle cette certitude qu'il fallait fuir le plus loin possible. Les voitures filaient à vive allure, certaines klaxonnaient, d'autres faisaient des appels de phare, mais dans l'insouciance de cette froide nuit pas une ne s'arrêta. Arrivée à la porte de Pantin, une voiture de police l'accosta et la petite n'eut d'autre choix que de monter. Au commissariat les policiers l'interrogèrent mais elle se mura dans le silence ne voulant divulguer ni son nom ni son adresse. Il fallut l'intervention d'une psychologue pour que Marline puisse enfin se confier. L'enquête sociale qui fût diligentée n'apporta aucun élément probant et la petite après avoir été placée

quelques jours en foyer retourna chez elle. Sa mère l'accabla de tous les mots, l'accusant de dire des mensonges et lui promit de lui faire passer l'envie de proférer des insanités. Jusqu'à ses onze ans, âge où sa mère l'envoya dans un internat du nord de la France, son existence se déroula dans une atmosphère d'angoisse permanente, sous la menace de punitions et de privations de plus en plus fréquentes. Le matin elle était contente de quitter l'appartement maudit comme elle l'appelait pour quelques heures d'école salvatrice où malgré tout son anxiété la rattrapait annihilant toute sa bonne volonté d'écolière curieuse et assidue. Il n'était pas rare lors de la dernière récréation de la journée, celle qui précédait l'imminence de la sortie des classes de la voir se précipiter aux toilettes pour expurger de ses tripes tout le dégoût qui la remplissait. Son institutrice l'avait prise sous son aile et la gardait parfois après la classe pour l'aider à faire ses devoirs et lui prodiguer une séance de

relaxation ce qui donnait à Marline un petit délai supplémentaire avant d'affronter ses affreux « Ténardier ». Malgré un nouveau signalement auprès de l'inspection académique qui dépêcha un médecin pour examiner la petite, rien ne s'opposa à ce que Marline continue à vivre au domicile de sa mère... Certes elle était malheureuse, fragile psychologiquement, sujette à des crises d'asthme mais aucune marque de violence physique n'avait été constatée sur son corps, elle semblait être nourrie correctement et ses résultats scolaires n'étaient pas alarmants. Les trois ans qui la séparèrent de sa nouvelle vie dans cet internat où elle allait désormais déposer ses bagages et ses livres d'école lui apparurent comme un long tunnel sombre, sans âme, vide de toute chaleur humaine, aussi lorsque que sa mère la conduisit en ce matin de septembre doux et pluvieux au volant de sa Clio sur la route de sa future résidence scolaire, son cœur se souleva d'un sentiment nouveau. A l'horizon, des champs de tournesol

s'étendaient sur des kilomètres, longeant le long ruban gris de la nationale. Mille petits soleils se balançaient au bout de leur tige dans le vent léger, bénis par cette eau fine qui tombait du ciel comme une promesse de récolte prochaine.

L'internat était un ancien château du XVIII^{ème} siècle transformé en pensionnat pour jeunes filles au début du XIX^{ème} siècle par une congrégation religieuse nommée « Les Dames du Sacré-Cœur ».

En lisant la brochure de présentation de l'établissement catholique, Marline y vit un signe du destin en constatant que le mot « Coeur » était commun à leurs deux noms. Une longue allée ombragée bordée de peupliers menait à une grande bâtisse à la façade blanchie à la chaux dont les persiennes gris-bleu étaient ouvertes sur un grand parc verdoyant au fond duquel se nichait une petite chapelle.

Quelques adolescentes accompagnées de leurs parents prenaient un petit déjeuner offert par la direction à l'ombre

d'un grand chêne. Le directeur du pensionnat alla accueillir Marline et sa mère, et leur proposa de visiter les lieux. Après la visite de courtoisie et le règlement des dernières formalités administratives, la mère de Marline prétexta un rendez-vous professionnel impératif pour décliner l'invitation du directeur à rejoindre les autres parents pour la petite collation du matin. Elle embrassa furtivement sa fille sur le front en lui recommandant de bien travailler et d'obéir à ses professeurs, et s'engouffra dans sa Clio sans jeter un dernier regard en direction de la petite. Un grand air de soulagement pénétra dans les poumons de Marline qui pour la première fois depuis longtemps se sentait libérée de cette enclume qui lui écrasait la poitrine.

Toute sa scolarité jusqu'à son BAC se déroula dans ce pensionnat dans une atmosphère studieuse et recueillie. La petite y noua une amitié particulière avec une jeune fille de la bourgeoisie lilloise prénommée Julie, qui se limita

néanmoins à des sentiments purement platoniques malgré l' appel de leurs corps qu' elles sacrifiaient au nom de la morale catholique. Elle passait la majorité des vacances dans des centres de loisirs, l'hiver à la neige, l'été à la mer et appréhendait le retour – même pour quelques jours – dans cet appartement de banlieue qu'elle détestait. Heureusement au fil des années, Lionel semblait se désintéresser d'elle et filer le parfait amour avec sa mère ce qui lui laissait une relative tranquillité. L'année de ses 15 ans, lors d'une colonie de vacances dans le Pays basque, elle rencontra un garçon assez curieux qui l'ouvrit à la philosophie d'Alan Cardec. Celle-ci lui sembla assez compatible avec la religion catholique mais elle éprouvait lors des séances de spiritisme auxquelles elle se prêtait une sensation étrange. Une espèce de dédoublement de la personnalité. Avec le temps cette forme de dissociation de l'identité se manifesta à plusieurs reprises. Parfois la nuit elle entendait des voix qui lui envoyaient des

messages. Ce n'étaient pas des mauvaises ondes mais plutôt des appels bienveillants. Elle appelait ça la voix des anges. Jusqu' à cette terrible nuit où un ange plus rebelle que les autres lui ordonna d'aller mettre le feu à la chapelle de l'internat. Elle résista de toutes ses forces, elle eut voulu qu' on la cloue au bois de son lit pour ne pas succomber, elle supplia dans ses prières silencieuses Dieu de lui venir en aide mais sa supplique resta vaine. L'enquête de police conclut à un incendie criminel mais les dégâts ayant été mineurs l'affaire fut rapidement étouffée car cela faisait de la mauvaise publicité à l'établissement. Elle réussit son BAC avec mention très bien et décida comme elle avait atteint sa majorité de ne pas retourner vivre chez sa mère. Elle descendit sur la côte basque dont elle gardait un bon souvenir de vacances et trouva un poste de serveuse dans un restaurant de Saint-Jean-De-Luz situé dans une petite ruelle qui conduisait à la grande plage. Le patron lui proposa de la

loger juste au dessus, moyennant un loyer très modéré. Comme elle donna entière satisfaction, il décida de la garder même après la saison. Elle profitait de ses après-midi libres pour aller surfer les plus belles vagues de Biarritz ou d'Anglet. Elle était devenue une magnifique jeune fille qui faisait tourner la tête à pas mal de garçons du pays. Avec son corps bronzé, ses jambes longilignes et musclées, ses cheveux décolorés par le sel et le soleil, ses yeux bleus comme des petits lacs de montagne, elle ne passait pas inaperçue. Elle était parfaitement consciente de son pouvoir d'attraction et malgré les nombreuses sollicitations elle restait intouchable et fait assez rare pour une fille de son âge, elle était encore vierge. Au début de l'hiver elle se présenta à l'écrit du concours d'infirmière à l'IFSI Rangueil de Toulouse qu'elle réussit facilement et quelques mois plus tard après avoir satisfait à l'épreuve orale , elle commença sa formation. Elle louait un petit studio dans la résidence

universitaire non loin de son école et avait obtenu une bourse du conseil régional ce qui lui permettait de vivoter. Mis à part une ou deux séances de cinéma par mois, elle s'autorisait très peu de sorties. Elle ne fréquentait pas les autres élèves infirmières en dehors de son institut de formation. Elle avait fait la connaissance d'un interne en médecine lors d'un stage à l'Hôpital de Toulouse. Elle ne le trouvait pas particulièrement beau mais elle avait remarqué qu'elle ne le laissait pas indifférent. Après avoir joué les *minaudeuses* pendant quelque temps, elle finit par accepter l'invitation du jeune carabin dans sa chambre universitaire. Elle avait dix neuf ans et sa véritable histoire commençait.

&&&&&&

Le crime

Le lendemain, on retrouva le corps du jeune homme lardé de sept coups de

couteau dont un lui avait tranché la carotide. L'enquête de police mena tout naturellement à Marline et après une garde à vue de 48 heures, le juge décida de la placer en détention provisoire. Son procès se déroula 10 mois plus tard et donna lieu à une joute verbale sans concession entre l'avocat général et celui de Marline. Certes on avait retrouvé des traces ADN du jeune homme sur le corps de la jeune fille, mais Marline ne s'était jamais défendue d'avoir passé la nuit chez lui. L'arme du crime n'ayant jamais été retrouvée et le mobile pas éclairément établi, la cour se prononça en faveur de l'acquittement et l'apprentie infirmière se trouva libre à l'issue de son procès. Cette sombre affaire ayant entamé sa réputation, elle déménagea et reprit le cours de ses études à l'IFSI de la Pitié-Salpêtrière à Paris bien que la perspective de regagner la région parisienne ne l'enchantait guère. Le beau militaire avait entre-temps mis les voiles et Marline retourna vivre dans cet appartement qu'elle abhorrait. La relation

avec sa mère s' améliorera sans pour cela devenir pleinement harmonieuse. Cette dernière n'était plus la jolie femme que Marline avait quittée quelques années plus tôt. Elle s'était empâtée, sa couleur de cheveux tirait sur le jaune pisse, ses paupières tombaient sur ses yeux délavés. Elle jalousait secrètement Marline pour sa beauté juvénile. « Si j'avais ton âge et ton corps, je les ferais cavalier les garçons, crois-moi » ! Marline malgré toute la répugnance que lui provoquait cette phrase, prenait ça en souriant. Certes elle avait mis de l'eau dans son vin pour supporter cette mère dont elle méprisait la vulgarité et le laisser-aller mais le soir dans sa chambre de petite fille, elle revoyait toutes les humiliations et les privations qu'elle avait subies enfant et cela lui donnait envie de vomir.. Au terme de ses trois années de formation, elle obtint son diplôme d'état et sa mère jugea qu'elle pouvait revoler de ses propres ailes. A quelques jours de quitter l'appartement et de prendre son premier poste à

l'hôpital Tenon dans le 20^{ème} arrondissement de Paris, sa mère mourut d'une crise cardiaque.. On trouva sur sa table de chevet un tube de Lexomil vide et une boîte de Xanax aux trois-quarts entamée. Tout laissait penser qu'elle s'était suicidée. Malgré le passé trouble de Marline, aucune autopsie ne fut demandée par l'autorité judiciaire. L'infirmière fraîchement diplômée fut affectée dans le service de gastro-entérologie du Professeur Delamare. C'était un médecin d'une cinquantaine d'années qui jouissait d'une excellente réputation de chirurgien. Les questions de rentabilité ou d'économie budgétaire lui étaient étrangères ce qui le conduisait souvent à des conflits avec la direction de l'hôpital. Seule comptait à ses yeux la santé de ses malades et pour cela, il ne lésinait pas sur les moyens. Il était marié à une psychologue qui exerçait dans le 8^{ème} arrondissement dont il avait eu deux garçons aujourd'hui adultes. C'était un bel homme aux cheveux gris, légèrement dégarni sur le front, ce qui

lui donnait un air d'intelligence supérieure. Quand Marline arriva dans son service, il fut d' d'emblée séduit par cette longue fille blonde au regard bleu perçant et celle-ci lui fit rapidement comprendre qu'elle n'était pas insensible à son charme. Dans la logique des choses , ils se retrouvèrent un midi en toute discrétion dans un petit restaurant branché de la capitale et deux heures après dans une chambre d'hôtel. C'était la deuxième fois de sa vie qu'elle faisait l'amour, mais pour elle ce fut la révélation. Enfin ! C'était ça le plaisir, l'extase, l'explosion des sens. Son corps se tétanisait de jouissance, son sexe inonda les draps. Elle cria à la mort. Puis elle s'abandonna sans résister, elle s'offrait comme une poupée de chiffon sans force, sans conscience, saoule de bonheur, jamais rassasiée. Il la possédait de plus en plus fort dans la profondeur de son ventre. Ils se retrouvaient régulièrement dans cette chambre d'hôtel(toujours la même) et puis il loua un petit studio tout près de chez elle dans

le quartier de Belleville, non loin du parc des Buttes-Chaumont. Il pensait que c'était une façon de normaliser leur relation.

Un jour à l'hôpital, elle lui fit comprendre qu' elle avait quelque chose d'important à lui dire.

– Que se passe-t-il? Tu as l'air bizarre aujourd'hui ? lui demanda-t-il alors qu'ils se trouvaient tous les deux seuls dans son bureau.

Elle lui prit la main et la posa sur son ventre. Il la regarda attendri sans donner l'impression pour autant d'avoir compris le message qu'elle tentait de lui faire passer. Elle s'en aperçut.

– Je suis enceinte David !

Il retira sa main instinctivement et fit un pas en arrière.

– Ca a l'air de te combler de joie !

– Je suis surpris, c'est tout ! Mets-toi à ma place. Tu es enceinte de combien ?

– De six semaines...

– Ca va, on est dans les temps !

— Comment ça, on est dans les temps!
dit-elle en le foudroyant du regard.

- Tu ne comptes pas le garder quand même ?
- Quoi? Tu oses me poser la question ? Mais tu ne crois pas que je vais avorter !
- Mais enfin ! C'est pas possible ! Je suis marié au cas où tu l'aurais oublié !
- Ca fait six mois que tu me dis que tu vas quitter ta femme !
- Mais enfin, on ne raye pas 25 ans de vie commune comme ça !
- Eh bien justement, c'est le moment.
- Ecoute Marline, réfléchis, tu es jeune. Tu en auras d'autres des enfants ...
- Mais c'est avec toi que je veux un enfant!le coupa-telle. Je veux faire ma vie avec toi !
- Bon... Pars quelques jours dans le sud, va réfléchir calmement à tout ça et à ton retour on en reparle !
- Ah c'est ça!En plus, tu veux m'expédier à l'autre bout de la France, pour te débarrasser de moi!Ecoute-moi bien, ma décision est prise. Il est hors de question que j'avorte ! Ce serait commettre un crime !
- Sept mois plus tard, un petit garçon

naissait à la maternité des Lilas. Elle le prénomma Paul.

&&&&&&

Paul

Comme sa maman, le petit Paul grandit sans père. Marline ne rompit pas avec le chirurgien mais celui-ci ne voulut pas connaître l'enfant. Il lui donnait suffisamment d'argent pour son éducation mais sa responsabilité de père s'arrêtait là. Il ne lui posait jamais de questions sur lui, et il n'abordait jamais le sujet sauf lorsque le petit était malade et qu'elle ne pouvait pas se rendre à leurs rendez-vous. Marline n'était pas une mère très affectueuse. Elle ne se sentait pas remplie au fond de son être de cette affection instinctive, inconditionnelle, ce sentiment naturel et si beau que l'on nomme l'amour maternel. Jusqu' à l' âge de ses cinq ans, il vécut avec sa mère dans le petit studio du 20 ème arrondissement, mais celui-ci devenant

trop exigü, sa mère se mit en quète d'un appartement plus grand. C'est ainsi qu'ils débarquèrent tous les deux en ce jour de printemps dans l'immeuble où Monsieur Kowalski faisait office de concierge. Malgré ses airs bourrus, celui-ci aimait bien le petit. Il avait remarqué chez lui une certaine mélancolie dans le regard et lorsqu'il le croisait avec sa maman, il lui proposait toujours une sucrerie que Marline interdisait à l'enfant d'accepter. Paul s'ennuyait énormément dans cet appartement malgré la gentillesse des voisins de palier qui le gardaient parfois en l'absence de sa mère. Il aurait aimé de temps en temps qu'un copain vienne chez lui pour jouer avec ses soldats ou regarder un dessin animé mais sa mère trouvait que ça mettait le bazar. C'était pourtant un petit garçon soigneux et obéissant qui avait appris à mettre de l'ordre dans ses affaires. Chaque soir avant de se coucher, il rangeait sa chambre et le matin avant de partir à l'école, il ne manquait pas de remettre méticuleusement la couette sur son lit.

Son école était située dans la rue qui faisait l'angle avec celle où il habitait et il n'était pas rare de le voir rentrer tout seul après la garderie lorsque sa mère n'était pas libre pour venir le chercher. Un jour sur le chemin du retour il croisa celle-ci avec un homme. Elle se trouva fort embarrassée.

– Tiens mon Paulo, tu es déjà sorti de l'école ?

– Oui y avait pas garderie aujourd'hui ! T'es pas au travail maman ?

– Euh si, non! Bafouilla-t-elle! En fait j'ai fini plus tôt moi aussi ! Comme toi tu vois! dit-elle gênée en souriant. Je rentrais à la maison.

– C'est qui le monsieur?demanda timidement l'enfant.

– Euh!Et bien c'est...C'est un docteur de l'hôpital, il me ramenait...Tu vas sa voiture est garée juste là!continua-t-elle en se retournant pour désigner une une automobile au hasard.

– Bonjour!dit le docteur en affichant un sourire embarrassé.

– Bonjour Monsieur! Vous travaillez

avec maman à l'hôpital ?

– Oui!répondit avec réserve le médecin.

– Paul, tu es trop curieux ! Ca ne se fait pas de poser des questions indiscrètes à des adultes !

– Ca veut dire quoi « indistrètes » ?

– Ca veut dire pas poli ! répondit sa mère contrariée. Bon allez rentre à la maison maintenant, il faut que je parle au docteur.

Le petit garçon s'en retourna en baissant la tête et lorsqu'il fut assez loin, Marline tira David par le bras.

– Non je crois que c'est rappé pour aujourd'hui !Je savais que ce n'était pas une bonne idée de louer un studio près de chez toi. On aurait du garder celui des Buttes-Chaumont.

– Eh bien comme ça, tu as fait la connaissance de ton fils !

—Il te ressemble, il est beau ! dit le docteur attendri.

– Je trouve qu'il te ressemble aussi ! ajouta Marline en rapprochant sa bouche de la sienne.

– A demain ! fit le docteur.

&&&&&&

Le docteur Delamare

Voilà maintenant six ans que Marline et le docteur David Delamare entretenaient une relation illégitime. Celui-ci n'était pas coutumier de la chose. Avant de connaître la jeune infirmière, c'était un mari fidèle. Du reste, même si les apparences pouvaient condamner cet adultère, aucune once de culpabilité ne venait chahuter sa conscience. Certes il avait une maîtresse mais il ne s'en cachait plus. A L'hôpital tout le monde était au courant. Quant à sa femme, il avait fini par lui avouer sa liaison. Celle-ci n'en demanda pas pour autant le divorce et finit par accepter cette situation. Certes elle n'était plus désirée par son mari, mais ce dernier lui témoignait toujours du respect et de

l'affection. Le seul mystère concernait le petit Paul. Bien sûr les suspicions allaient bon train. Personne n'avait connu Marline avec un autre homme. Mais personne non plus ne lui posait de questions sur le géniteur de l'enfant. La femme de David connaissait aussi l'existence du petit garçon mais la seule fois où celle-ci s'aventura sur ce terrain, le chirurgien lui fit comprendre que cela ne la regardait pas. Quant à ses enfants, il les voyait si peu de puis leur expatriation à Montréal qu'il n'avait pas jugé opportun de leur en parler. On ne lui connaissait pas de passion particulière en dehors de son travail auquel il consacrait sa vie. Hormis un peu de ski, la pratique sportive le rebutait, il pensait comme Churchill que le sport nuisait à la santé. Il lisait peu, si ce n' étaient les revues médicales, la musique le déconcentrait même s'il avouait une petite faiblesse pour le répertoire de Brassens. Le cinéma ne l'intéressait plus depuis la mort de Romy Schneider dont il était un admirateur passionné. Son plus grand

plaisir dans l'existence était de fumer un double Edmundo accompagné d'un Cognac le samedi soir après un bon repas. Cette soirée était exclusivement réservée à sa femme, et ce même depuis sa liaison avec Marline. Son épouse lui composait un menu digne des plus grands chefs qu'ils dégustaient dans une ambiance feutrée et intime en échangeant quelques propos banals mais rassurants. Le samedi suivant sa rencontre avec son fils, Delamare était fort silencieux pendant le repas du soir.

– Tu n'es pas très bavard ce soir David !
Tu as l'air soucieux !

– Ce n'est rien!Juste un peu de fatigue!
répondit le médecin sans conviction .

– Tout se passe bien à l'hôpital?

– Oui de ce côté là tout va bien.

— De ce côté là ? Ca veut dire que c'est ailleurs que ça cloche ? s'enquit la femme. Tout va bien avec Marline ?

– Je t'ai déjà demandé de ne pas te mêler de ça !

– Excuse-moi!un vieux réflexe mal placé !

– Non c'est moi!Excuse-moi. Se calma le chirurgien...Il faut que je te dise quelque chose d'important reprit-il après un court silence.

– A quel sujet ?

– L'enfant de Marline est de moi ! Dit-il après un nouveau silence en baissant la tête comme si la honte l'avait soudain frappé.

– Tu sais je m'en doutais!Mais pourquoi me dis-tu ça ce soir ?

– Parce que je l'ai vu hier !

– C'est elle qui te l'a demandé ?

– Non , ça c'est fait par hasard alors qu' il rentrait de l'école, dit-il avec une voix abattue.

– Et alors, il te ressemble ? demanda sa femme, plus par compassion que par curiosité.

– Il ressemble beaucoup à sa mère.

– Que vas-tu faire ? Tu vas continuer à le voir ?

– Je ne sais pas !

– Mais tu en as envie ?

– Je n'en sais rien, je n'en sais rien du tout...Excuse-moi de t'avoir parler de

tout ça. Changeons de sujet.
Le fait d'avoir vu même subrepticement son fils, avait quelque peu troublé David. Est-ce à dire que sa vie en fut chamboulée. Non certes, mais il était en proie à un certain questionnement depuis ce jour là. Il n'était pas d'actualité de le reconnaître, ni d'assumer sa paternité mais devait-il le revoir ? Cela lui semblait encore prématuré. L'enfant était jeune et peu préparé à une rencontre avec un papa dont on lui avait dit qu'il n'existait pas. Pourtant un jour, il apprendrait la vérité. Et c'était à lui et à sa mère de la lui avouer. Ce jour là arriva plus tôt que prévu. Les événements allaient précipiter le destin de ce petit garçon de 5 ans et de sa maman à cause d'une petite clé trouvée dans un escalier.

Fin du premier chapitre

CHAPITRE DEUX

La garde à vue

Cette histoire de clé avait tout suite attiré l'attention de l'inspecteur Barrel. Lorsqu'il avait appris la disparition de la troisième clé, celle qui devait normalement dormir dans les tiroirs du service social de la mairie, il flaira la bonne piste. Sans un coup de pouce du destin, rien ne l'aurait conduit à s'intéresser d'aussi près à Marline Jolicoeur. Il avait commencé son interrogatoire en début de soirée. Le ton employé était doux, presque compréhensif. Il ne voulait pas brusquer les choses. La jeune femme campa sur ses déclarations. Elle avait trouvé cette clé dans l'escalier, ne savait pas à qui elle appartenait, n'avait jamais mis les pieds chez Soncore qu'elle ne fréquentait pas et qu'elle avait croisé à peine deux

ou trois fois depuis son arrivée dans l'immeuble.

– Mademoiselle, vous me dites avoir trouvé cette clé dans l'escalier. Pouvez-vous me préciser quel jour c'était ?

– Je ne me souviens plus. Je partais au travail, j'étais pressée.

– A quel endroit l'avez-vous trouvée ?

— Il me semble que c'était entre le premier et le deuxième étage.

– Vous habitez au troisième étage, n'est-ce pas ? Vous ne prenez pas l'ascenseur pour descendre ?

– Non seulement pour monter !

– Ce qui n'est pas le cas de Soncore qui prenait les escaliers pour monter..et descendre d'après les témoignages des voisins. Hors comment expliquer la présence de cette clé au premier étage ? A moins bien sûr que pour une raison indéterminée, l'ascenseur ne se soit arrêté au premier ce jour là!Vous souvenez-vous de l'heure à laquelle vous auriez trouvé cette clé ?

– Je partais travailler, je vous l'ai dit...C'était tôt le matin... Il devait être

six heures !

– Ce qui veut dire que Soncore aurait pu perdre sa clé dans la soirée. En allant sortir son chien par exemple. Dans ce cas comment serait-il rentré chez lui ?

– Il a du prévenir le concierge ? répondit spontanément Marline.

– C'est probable en effet ! Il n'empêche que ce dernier ne l'a jamais mentionné dans ses déclarations et il est un peu tard pour lui poser la question!ironisa Barrel.

– Mademoiselle, comment avez- vous obtenu votre appartement ?

– Comme tout le monde ! J'ai rempli un dossier.

–Vous connaissez quelqu'un au service social de la mairie ?

La jeune femme sembla hésiter avant de répondre.

–Eh bien répondez ! Avez-vous bénéficié d'un passe droit ?

– Non ! J'ai attendu mon tour comme tout le monde !

– Vous connaissez bien le docteur Delamare, il me semble !

– Oui c'est mon chef de service!Pourquoi

me posez-vous cette question ?

– Oui!Enfin, c'est un peu plus que votre chef de service !

– En quoi cela vous regarde-t-il ?

– Il se trouve que Soncore avait été le consulter le mois dernier dans son cabinet privé pour des problèmes intestinaux.

– C'est possible !

– Vous ne trouvez pas ça bizarre qu' il soit allé sur Paris pour une consultation alors qu'il y a des gastro-entérologues dans notre département? –

– C'est moi qui le lui avais conseillé !

– Ah je croyais que vous ne fréquentiez pas Soncore! fit avec surprise l'inspecteur.

– Je vous l'ai dit, on s'est croisés deux ou trois fois ! Un jour on s'est rencontrés dans l'escalier. Il savait que j'étais infirmière, alors il m'a parlé de ses soucis d'intestin. C'est comme ça que je lui ai dit d'aller voir David –

– David ? Vous voulez dire Monsieur Delamare. Je suppose que vous lui avez proposé d'en toucher un mot au docteur.

– Disons que j'ai fait en sorte de lui obtenir un rendez-vous rapidement. C'est normal entre voisins!

– Très bien ! Il a donc obtenu ce rendez-vous dans les meilleurs délais ! Il n'a pas cherché à vous joindre pour vous remercier? Ca se fait entre voisins bien élevés !

– Non je ne l'ai pas revu depuis !

– Il aurait pu vous proposer de venir boire l' apéritif chez lui par exemple !

– Je ne suis jamais allée chez lui, je vous l'ai déjà dit ! J'aimerais bien savoir quand je pourrais sortir d'ici. Je voudrais retrouver mon petit garçon!s'impatienta Marline.

– Bon de toute façon, nous vérifierons tout ça Mademoiselle. Il commence à être tard.On va vous conduire dans votre cellule. Essayez de vous reposer un peu et demain matin, nous reprendrons cette conversation... Voulez-vous manger quelque chose ?

– Non ! J'aimerais bien un verre d'eau, fit- elle abattue.

–Vous ne voulez toujours pas l'assistance

d'un avocat ?

– Non ! Je veux juste voir mon fils. Une policière lui enleva son soutien gorge et la ceinture de son jean et procéda à une palpation vaginale et anale selon la procédure réglementaire avant de la faire entrer dans une espèce de cachot sale et puant sans fenêtre, sans toilette, sans même un matelas pour dormir. Il y avait juste une couverture pliée sur un banc de pierre. Elle s'allongea et mit celle-ci sous sa tête pour s'en servir comme oreiller. Une chaleur moite et humide montait du sol en ciment. Pas un bruit extérieur ne transperçait les murs épais de sa cage. Elle retrouva les paroles d'une prière qu'elle faisait chez les Dames du Sacré-Coeur et les récita dans une posture de recueillement en joignant ses mains sur sa poitrine. Cela l'aida à trouver le sommeil. Elle fit un rêve étrange qui la poursuivait encore lorsque la policière la réveilla au petit matin. Elle se voyait rentrant dans une église au bras de Soncore, vêtue d'une longue robe de

mariée blanche. Ils avançaient tous les deux vers l'autel d'un pas lent et gracieux sous les regards du public dans lequel sa mère assise à côté de son petit Paul la contemplait avec bienveillance. Au bout de l'allée, le prêtre dans sa soutane blanche assortie d'une étole mauve attendait au bout de l'allée, les mains croisées sur son ventre. Le marié en costume clair, se tenait debout dans une allure chevaleresque face à l'homme de foi. Quand elle arriva à sa hauteur, Soncore lui lâcha le bras et alla s'asseoir au premier rang. Le marié alors tourna la tête et lui sourit béatement. Elle reconnut le jeune interne en médecine assassiné quelques années plus tôt.

La policière l'emmena aux toilettes avant de la conduire dans le bureau de Barrel afin de poursuivre l'interrogatoire. Celui-ci lui proposa un café qu'elle accepta de bonne grâce.

—Bien !commença-t-il.

Vous avez réussi à dormir un peu ?

— La literie était un peu dure!répondit-elle en portant son gobelet à ses lèvres.

- Nous en étions restés au Docteur Delamare. Depuis quand est-il votre amant ?
- Quel est le rapport avec Soncore inspecteur ?
- Répondez à ma question s'il vous plaît.
- Cela fait à peu près 6 ans que nous nous fréquentons
- Est-il le père de votre enfant ?
- Oui ! Fit Marline. Mais il ne l'a pas reconnu.
- Vous avez très peu de famille. Vous êtes fille unique...Votre mère est morte...Votre père est inconnu au bataillon !
- J'ai encore ma grand-mère !Mais je ne la vois pas beaucoup !sembla s'excuser Marline.
- Bon venons-en aux faits! Donc vous maintenez que vous ne saviez pas à qui appartenait cette clé ? -
- Oui!répondit-elle succinctement.
- J'ai fouillé un peu dans le passé de Soncore. !
- ...J'ai appris qu' il avait bien connu votre mère.

Marline prit un air surpris. Elle avala une gorgée de café pour avoir une contenance. Il était froid et amer.

– Apparemment, ils ont vécu ensemble près de 8 ans !continua l'inspecteur.

– Je n'en ai aucun souvenir. Ma mère était une personne assez instable sur le plan sentimental...Elle recevait beaucoup d'hommes à la maison.

– Voyez-vous Mademoiselle Jolicoeur, moi je pense que si vous êtes venue vous installer dans le même immeuble que Soncore, ce n'est pas tout à fait par hasard.

–Vous pouvez préciser votre pensée. Je ne vois pas où vous voulez en venir !

– Il se pourrait que vous ne lui étiez pas si étrangère que cela et que vous ayez cherché à vous rapprocher de lui.Nous avons demandé une expertise pour comparer vos deux ADN. Je pense que nous aurons très vite la réponse. Peut-être même dans la journée. Vous n'avez rien à me dire à ce sujet. La jeune femme fit un geste négatif de la tête.

- Parfait ! On va vous raccompagner dans votre cellule. Vous ne voulez toujours pas d'avocat ?

–J'aimerais savoir quand je pourrais sortir ?demanda Marline d'une voix lasse.

– Nous allons prévenir votre voisine pour qu'elle s'occupe de votre fils. Votre garde à vue risque de se prolonger encore un peu !

&&&&&&

Le juge

L'analyse des deux ADN établit un lien de parenté génétique entre Marline et Soncore. La filiation ne pouvait être contestée. Les soupçons de Barrel renvoyèrent la jeune femme devant le juge d'instruction. C'était un homme jeune, mais déjà grisonnant, portant des lunettes rectangulaires aux montures noires. Son visage était à la fois doux et

déterminé. Il affichait un air sans gravité excessive. Une chemise épaisse de couleur rose se trouvait devant lui sur son bureau. Marline y vit son nom écrit en grosses lettres rouges sur la couverture. Les gendarmes lui enlevèrent les menottes et son avocate lui prit la main pour la rassurer ce qui n'émut pas le juge.....

– Maître, s'il vous plaît. Pas de contact physique avec la prévenue.

Marline et son avocate, une femme d'une cinquantaine d'année aux cheveux courts et très bruns s'assirent face au juge dans une attitude digne et respectueuse. La femme de loi avait posé sur ses genoux ses dossiers et regardait le juge avec une franche obstination. Celui-ci ouvrit la chemise rose et lut le compte rendu de l'affaire pour laquelle Marline comparaisait.

– Mademoiselle. J'aimerais que vous me disiez comment vous avez appris que Monsieur Soncore était votre père.

– Pourquoi me posez-vous la question ? Vous le savez très bien.

- Donc vous reconnaissez avoir sollicité l'aide du docteur Delamare.
- Vous avez vous même interrogé le docteur Delamare à ce sujet Monsieur le Juge, intervint l'avocate. Il vous a clairement répondu.
- Maître s'il vous plaît, laissez répondre votre cliente.
- Oui le docteur Delamare a fait procéder à un test de paternité à ma demande.
- A l'insu de Monsieur Soncore. Ce qui est parfaitement illégal. Je cite monsieur Delamare « J'ai récupéré un de ses cheveux sur le drap en papier qui recouvre la table d' examen lors de sa consultation à mon cabinet et je l'ai fait analyser par un laboratoire privé. Marline me harcelait avec cette histoire. Ca devenait une obsession chez elle ». Le juge regarda Marline comme s'il attendait une réaction.
- C'est Soncore qui m'a parlé de ses problèmes d'intestin, moi je ne lui ai rien demandé. Au départ je n'avais pas l'idée de faire ce test ADN. Mais en y

réfléchissant, je me disais que c'était la seule façon d'en être sûre, se défendit la jeune femme.

– Vous voulez dire d'être sûre que Soncore soit votre père ?

– Oui, fit Marline en baissant la tête.

– Donc nous n'aviez aucune certitude à ce sujet ?

– J'avais encore des doutes. La personne qui m'avait aidé à retrouver sa trace...

– Vous voulez dire le détective privé, la coupa le juge.

– Oui le détective...

– Continuez...

– Le détective m'avait fourni des éléments contradictoires

– Oui mais suffisamment probants pour que vous décidiez d'emménager dans le même immeuble que Soncore. Pourquoi venir habiter si près ?

– C'est le hasard, répondit Marline.

– Le hasard?fit le juge dubitatif...C'est le hasard aussi qui a mis la clé de son appartement sur votre chemin ? C'est le hasard qui vous a fait partager la couche du jeune interne en médecine retrouvé

assassiné après votre nuit d'amour.
– Monsieur le juge, cette affaire a été jugée. Ma cliente a été acquittée, s'interposa énergiquement l'avocate.
– Cela fait beaucoup de hasards ! rajouta le juge et je ne parle pas de l'incendie criminel de la chapelle du pensionnat des Dames du Sacré-coeur....Bien que faisiez-vous dans la nuit du 5 au 6 juin dernier pendant laquelle je vous le rappelle Soncore a trouvé la mort.
– Je ne m'en souviens pas !
– Vous n'étiez pas de service d'après le tableau de présence de l'hôpital. Vous auriez demandé à une collègue de garder votre petit garçon chez elle cette nuit là. Elle s'en souvient parfaitement puisque c'était la première fois que vous la sollicitiez pour cela.
– C'est possible. Nous avons prévu d'aller au cinéma avec David.
– Le docteur Delamare ? fit préciser le juge.
– Oui !
– Je vois que la mémoire vous revient ! Et le film était-il intéressant!ironisa le

juge.

– Finalement nous n'y sommes pas allés.

– Et qu'avez-vous fait ?

– Nous sommes restés tranquillement chez moi.

– Vers quelle heure est reparti Monsieur Delamare ?

– Vers deux heures du matins je crois.

– Bien ! Et les punaises ?

– Quoi, les punaises ! fit la jeune femme en prenant un air étonné.

– Comment expliquez-vous que l'entreprise de désinfection en ait retrouvées chez vous, chez Soncore et nulle part ailleurs dans l'immeuble.

– J'en sais rien , elles ont du descendre ! se justifia Marline.

– Oui...ou monter ! dit le juge avec un léger rictus.

– Apparemment c'est un sujet qui vous intéresse les punaises ! Lors de la perquisition de votre appartement, les policiers ont saisi votre ordinateur et analysé le contenu de votre disque dur. Ils sont tombés sur un article rapportant que ces piqûres d'insectes pouvaient

provoquer une allergie chez certaines personnes, entraînant une mort par asphyxie.

– Je voulais juste savoir comment m'en débarrasser !

– De quoi parlez-vous Mademoiselle ? Des punaises...ou de votre père ?

&&&&&&

La prison

S'appuyant sur un faisceau d'indices concordants qui tendaient à mettre en cause Marline dans la mort suspecte de Soncore, le juge décida de la placer en détention provisoire. Celle-ci fut conduite en fourgon spécial dans l'après-midi à la maison d'arrêt de Fresnes. Le portail en fer blanc s'ouvrit au passage du véhicule et la grande masse austère aux allures de monstre de pierre s'exhiba devant elle quand elle descendit menottée et encadrée par deux gardiens de la paix. Elle entendait les cris des détenus

s'échapper à travers les barreaux des fenêtres. Elle replongea dans son passé lorsque huit années plus tôt, on l'emmena à la prison de Seysses dans le sud ouest de la France où elle fut incarcérée près de dix moi. Dès lors son cerveau se déconnecta du reste de son corps. Elle se laissa traîner comme une poupée désarticulée jusqu' au quartier des arrivants, fouiller, déshabiller, interroger, numéroté. On la mit sous la douche, lui donna des vêtements sans qu'elle les réclame puis on la plaça en cellule d'attente jusqu'au lendemain soir où une surveillante vint la chercher. – Allez debout, je t'emmène dans ton palace!fit une femme à la carrure de triathlète.

Elle lui passa les menottes et la tira à travers les longs couloirs en franchissant à plusieurs reprises des portails sécurisés métalliques gardés par des surveillantes armées. Elles montèrent les marches d'un escalier qui conduisait au premier étage et longèrent le mur derrière lequel les prisonnières se consumaient en silence.

Elles s'arrêtèrent devant une des portes.
– C'est là au 69 ! C'est facile à retenir!dit la gardienne en esquissant un sourire malsain.

Elle introduisit sa grosse clé dans la serrure de la lourde porte et poussa Marline dans la cage .

– Tiens voilà! T'es chez toi ! dit-elle d'une voix rauque en lui enlevant les menottes. T'as même une coloc. Je te présente Fatiha dite « l'anguille ». T'avises pas de l'imiter ou t'auras des problèmes !Allez dans une heure c'est la soupe !' informa la surveillante avant de refermer la porte derrière elle. Marline survola d'un coup d'œil rapide le mobilier de la cellule. Une petite table et deux chaises en fer étaient scellées à même le sol. Un lavabo, des toilettes, deux lits superposés finissaient de composer le décor dans lequel un poste de radio posé par terre diffusait en sourdine « Hurricane » de Bob Dylan.
– J'ai pris le lit du haut ça te gêne pas ? lança Fatiha en descendant pour lui serrer la main. Tu verras on n'est pas si

mal ici. Schwarzy elle a l'air dur comme ça, mais c'est pas la mauvaise bête quand on la connaît un peu !

– Schwarzy ?

– Oui c'est le surnom de la surveillante à cause de sa carrure à la Schwarzenegger ! Si t'as soif, j'ai du coca. Bon il est pas très frais.. J'ai pas les moyens de me payer un frigo ! Ici si tu veux améliorer l'ordinaire, faut cantiner !

– Je sais, je connais!dit Marline en prenant la bouteille de coca sur la table.

– Les gobelets sont propres, tu peux boire dedans ! Tu viens d'où comme ça ? Tu fais quoi dans la vie ?

– Je suis infirmière.

– Ah c'est marrant ma mère aussi elle est infirmière ! C'est à cause d' elle que je suis là

– Je ne vous demande rien ! dit Marline d'une voix douce.

– Eh ! Tu vas pas me vouvoyer. Ici on tutoie tout le monde même les gardiennes...Et puis on a quasiment le même âge. Combien t'as ?

– 26 ans !

- Moi j'en ai bientôt 20 ! J'en ai pris pour 10 piges...J'ai buté mon beau père parce qu'il battait ma mère...Et cette salope au procès elle a témoigné contre moi ! Tu le crois ça ! T'as des parents toi ?
- Non ils sont morts tous les deux!fit Marline sans émotion particulière.
- Des fois ça vaut mieux remarque! Moi j'ai presque pas connu mon père. Il est reparti en Algérie. Il aurait fait mieux de m'embarquer avec lui...T'es mariée ?
- Non ! répondit Marline en s'asseyant sur le bord de son lit.
- T'as un copain ?
- Pas vraiment !
- Ca veut dire quoi pas vraiment ! s'intéressa Fatiha en venant s'asseoir près de Marline.
- J' ai un petit garçon si tu veux tout savoir !
- Ah tu trouves que je suis trop curieuse. Tu sais ici, si on parle pas, on meurt.
- On peut prier aussi!répondit Marline.
- T'es croyante ?
- Je suis catholique...Et toi ?
- Moi, rien du tout ! Mais je respecte !Tu

peux prier ...y 'a pas de soucis ! Moi j'ai un copain, tu veux voir sa photo ?

– Si tu veux !

Fatiha remonta sur son lit, et sortit d'une boîte en carton remplie de photos et de lettres le portrait d'un jeune homme brun souriant.

– Tiens c'est lui!dit-elle en tendant la photo à Marline après avoir sauté de son lit.

– Il est mignon !

– Il s'appelle Antoine. Il m'écrit toutes les semaines... et sans une faute d'orthographe...Il vient me voir tous les 15 jours au parloir.Y a des parloirs familiaux aussi pour les enfants...

–Je ne tiens pas à ce que mon fils me voit ici!la coupa Marline.

– Tu dis ça mais tu seras bien contente de le voir...même ici crois-moi !

Elle vit le visage de Marline se couvrir d'un voile sombre et une larme naître à la cornée de son œil.

–Allez tu verras...On s'y habitue à la taule...Moi ça fait 15 mois que je suis là..J'ai mes petites habitudes...Je travaille

aussi des fois...Je fais de la mise sous plis....C'est un peu payé ! Mais les places sont chères. Y'a même une esthéticienne qui vient le samedi. Par contre j'ai pas la télé...Je supporte pas.Je préfère lire. Je peux te passer des bouquins...et si tu veux on pourra faire du sport toutes les deux..Y a une salle..Y a pas grand chose mais on peut se dégourdir un peu les bras et les jambes.

– Là où j'étais avant y avait aussi tout ça !

– C'était où ?

– Vers Toulouse ! J'y suis resté 10 mois...C'était il y a huit ans ... Tu crois que je pourrais avoir une bible ?

– Faut demander à l'aumônier. Tu sais y a une chapelle ici....Mais je sais pas comment ça marche pour y aller.

– Non les chapelles, ça me rappelle des mauvais souvenirs ! Je préfère prier seule !

&&&&&&

Elisabeth

La femme de David Delamare ne supportait pas l'idée que Paul soit placé en foyer de l'enfance. Elisabeth, que son mari appelait affectueusement Zabou était une personne remplie de bons sentiments. Le mal n'existait pas en elle. La souffrance et le malheur d'autrui la touchaient dans sa chair. Certes elle ne faisait partie d'aucune association caritative mais sa conception de la solidarité s'exprimait tous les jours, en tout lieu et en tout instant sans aucune discrimination sociale, religieuse, ou raciale. Certains la qualifieraient de sainte et cela ne serait nullement exagéré. Quand elle apprit le placement du fils de Marline, bien que celle-ci soit la maîtresse de son mari, son cœur se serra. Ce petit bout d'homme ne méritait pas d'être trimballé de familles d'accueil en familles d'accueil. Sa famille, puisque sa mère était en prison allait devenir celle de son père. Elle employa toute sa force à convaincre David de reconnaître

l'enfant afin que celui-ci vienne vivre chez eux. La conscience du docteur Delamare finit par s'ébranler et sa carapace céda sous les assauts incessants de sa femme. Le juge aux affaires familiales n'eut d'autre choix que de confier l'enfant à son père légitime. Dès les premiers instants Elisabeth reçut le petit Paul comme son propre fils. Elle lui ouvrit sa maison, son cœur, son âme et lui donna son amour sans condition. L'enfant était arrivé la veille de Noël et déjà une multitude de cadeaux l'attendait au pied du sapin.

– Tu ne crois pas que tu le gâtes un peu trop ! avait dit David à sa femme en aparté.

Mais devant les yeux éblouis du petit garçon, le médecin s'en trouva lui même ému.

Les Delamare profitèrent des vacances de Noël et partirent avec l'enfant à Gourette dans les Pyrénées pour lui faire découvrir les joies du ski. Le petit semblait très bien s'accommoder de sa nouvelle vie et ne réclamait jamais sa

mère. Elisabeth écrivait régulièrement à Marline pour lui donner des nouvelles de son fils. Elle glissait dans l'enveloppe des photos de celui-ci. David avait sollicité plusieurs parloirs afin que la jeune femme puisse voir son fils, mais Marline refusait obstinément de voir son enfant dans cet endroit lugubre. Il s'y présenta alors seul tenant à la main un dessin que Paul avait fait pour sa mère.

– Tiens, c'est pour toi !

La jeune femme prit le dessin. Il représentait le petit garçon et sa maman se tenant par la main. Le trait était fin et légèrement tremblotant. Un grand soleil jaune envahissait tout le haut de la page et des fleurs mauves en tapissaient le bas. Elle tenait la feuille serrée entre ses doigts maigres . Ses mains tremblaient d'émotion. La tête lui tourna. Elle manqua de s'évanouir.

– Mon petit ! J'ai tellement été injuste avec lui. J'ai été une mauvaise mère ! lâcha t-elle comme une confession.

– Non, tu n'es pas une mauvaise mère. Tu l'as aimé plus que tu n'as été aimée.

Avec le passé que tu as eu, ce n'était pas facile et Paul est heureux aujourd' hui.

- Oui mais pas grâce à moi ! Si ta femme n'avait pas été là... -

- Un jour tu retrouveras ton enfant, la rassura David.

- Oui, mais quand ? Et puis à quoi bon ? S'il est heureux avec vous...J'aimerais tellement être comme Elisabeth. J'ai honte de ce que j'ai fait. Elle ne mérite pas d'être trompée...

Surtout par une femme comme moi.

- Tu connais la date de ton procès ?

- Oui c'est le 5 février ! Mon avocate a confiance.

- Moi aussi ! dit David en lui prenant la main.

- Le fils de Soncore s'est porté partie civile.

- Soncore avait un fils?fit le médecin surpris. Mais alors tu as un frère ?

- Et oui, la famille s 'agrandit ! ironisa Marline.

- Ca veut dire que Paul a aussi un oncle! ajouta avec dépit le médecin...Tu sais j'ai appelé ta grand mère pour lui proposer

de voir le petit...Elle n'a pas donné suite...

- Ca ne m'étonne pas ! le coupa Marline.

- Oh c'était une idée d'Elisabeth. Elle pensait que c'était bien pour Paul.

- Je crois que ce qui est bon pour Paul, c'est qu'il reste avec vous...Tu sais, même si je ressors libre de mon procès, je ne demanderai pas la garde de Paul.

- Et nous deux ? demanda le médecin .

- Ce ne sera jamais comme avant !

Marline entendit un bruit de serrure et la surveillante entra dans le parloir. Le temps imparti était écoulé. David la serra dans ses bras. Elle lui rendit son étreinte sans tendresse apparente, retenant son trouble, étouffant les sentiments qui pouvaient encore agiter son âme coupable.

- Embrasse Paul pour moi...Dis-lui que je l'aime.

&&&&&&

L'avocate

La date du procès approchait, et Marline attendait ce jour avec anxiété. Pourtant, son avocate Maître Zylberstein, une connaissance de David avait un profil professionnel des plus rassurants. Ancienne criminologue, son analyse des mécanismes qui régissent et affectent les comportements humains était stupéfiante. C'était un animal de combat doté d'une extrême intelligence qui connaissait tous les rouages de la machine judiciaire. Elle avait entamé depuis une dizaine d'années une carrière d'avocate pénaliste et s'était taillée une solide réputation auprès de ses collègues avocats et magistrats. Elle était la présidente d'une association de défense des droits de la femme bien connue des ministères et des médias et n'hésitait pas à mettre en avant cette qualité lors des différentes affaires qu'elle plaidait devant les tribunaux. Celle qui la rendit célèbre l'avait opposée à un ténor du barreau dans le procès de « La sorcière », cette femme accusée d'avoir empoisonné son mari et son fils... Elle avait arraché

l'acquittement au terme d'une plaidoirie que certains qualifièrent de plaidoirie du siècle. Elle avait réussi à convaincre la cour que cette femme était quotidiennement maltraitée et menacée de mort par les deux hommes depuis des années et qu'elle n'avait finalement agi qu'en état de légitime défense. Depuis, le surnom de « Panthère » lui collait à la peau et chaque combat qu'elle menait pour la défense d'une femme aiguïsait son appétit de fauve. Le cas de Marline ne lui sembla pas des plus complexes, bien qu'il exista des zones d'ombres dans son dossier. Pour elle la jeune femme était innocente. Non seulement parce qu'elle était persuadée qu'elle n'avait pas assassiné Soncore, mais parce qu'aux yeux de la société et ce dès son plus jeune âge, elle était une victime toute désignée. Victime d'une mère mal aimante, victime d'un « père » pédophile, victime d'une erreur judiciaire dans l'affaire de l'interne en médecine. Il lui fallait néanmoins éclaircir la nature des relations que Marline entretenait avec

Soncore. Elle pouvait comprendre que la jeune femme ait ressenti le besoin de retrouver son père mais elle ne s'expliquait pas pourquoi elle avait déclaré à la police « qu'elle ne se souvenait pas » avoir côtoyé Soncore dans son enfance. Hors il était maintenant avéré que l'homme avait vécu chez elle de ses 7 ans à ses 14 ans, même si la petite Marline ignorait en ce temps là que Lionel Soncore était son vrai père. Elle ne le sut que bien des années plus tard lorsque le détective privé la mit sur sa piste et que le test ADN confirma ses doutes.

– Marline, il y a un point très important que nous devons clarifier. Lorsque vous étiez enfant, votre mère a vécu avec un homme prénommé Lionel. Vous vous en souvenez ?

– Oui maître, un peu. Mais je suis partie de chez moi très tôt vous savez. J'ai été placé en internat à l'âge de 11 ans et demi.

– Cet homme vous dites vous en souvenir un peu. Mais il vous a fait des

choses terribles. Ca ne s'oublie pas !

– C'est son visage...Son visage, je l'ai effacé de ma mémoire !

– Lorsque vous avez retrouvé Soncore des années plus tard, vous ne l'avez pas reconnu.

– Son visage n'était plus le même...Il avait vieilli...Mais il avait toujours la même odeur. -

– Et lui, il ne vous a pas reconnu ?

– J'étais une toute jeune adolescente quand il m'a vue pour la dernière fois. En douze ans on change surtout à cet age là !

– Qu' est-ce que cela vous a fait quand vous avez appris que Soncore, celui qui avait sali votre corps d'enfant était votre père ?

La jeune femme se tut quelques instants. Son visage se crispa, ses yeux se remplirent du feu de la haine. Elle lança à l'avocate dans un cri étouffé.

– J'ai voulu l'envoyer en enfer !

– Marline, il faut que vous me disiez la vérité... Avez-vous tué Soncore ?

La jeune femme baissa les yeux et

regarda ses mains qu' elle avait croisées sur la table. Elle semblait prier dans un silence de cathédrale. Le parler lui apparaissait comme un lieu où elle pourrait confesser ses fautes et apaiser son âme. Alors elle prononça cette phrase insondable.

- Peut-être l'ai-je fait d'une certaine façon !

L'avocate dut se contenter de cette unique réponse avant le procès. Marline se renferma de plus en plus sur elle pour se réfugier dans la prière. Maître Zylberstein allait devoir justifier sa réputation de fauve dans une affaire qui finalement s'avérait plus difficile qu'elle ne l'avait cru.

&&&&&

Le procès

Marline pénétra dans le box des accusés encadrée par deux gendarmes et vint s'asseoir en face du micro. Dans son

habit noir et brillant, « la panthère » se tenait debout devant elle prête à bondir pour défendre sa protégée. Le président suivi de ses deux assesseurs pénétra dans l'arène et déclara la séance ouverte avant de procéder à l'appel des jurés. Le public venu en masse avait les yeux rivés sur la jeune femme dont la pâleur du visage semblait apitoyer quelques âmes sensibles. Ses cheveux ressemblaient à des fétus de paille, et renforçaient cette impression de fragilité qui émanait de cette longue fille maigre. Le fils Soncore, un homme d'une trentaine d'années à l'allure modeste échangeait quelques paroles à voix basse avec son avocat lorsque le président réclama le silence dans la salle. La greffière lut l'acte d'accusation sur un ton monocorde en replaçant ses lunettes à plusieurs reprises sur son nez puis céda la parole au président qui rajusta les larges manches de sa robe de soie rouge.

– Bien! Mademoiselle Jolicoeur levez-vous s' il vous plaît. Au moment des faits vous exercez la profession d'infirmière

dans le service du professeur Delamare à l'hôpital Tenon dans le 20^{ème} arrondissement de Paris. Vous habitiez au 188 avenue de la résistance à Aubervilliers avec votre fils Paul. Vous comparaissez devant cette cour d'assises pour le chef d'homicide volontaire sur la personne de Monsieur Soncore Lionel. Vous avez été placée sous mandat de dépôt et avez accompli à ce jour 11 mois de prison au titre de la détention provisoire. Mademoiselle Jolicoeur veuillez nous préciser quels étaient vos liens avec la victime.

– C'était mon père biologique! dit faiblement la jeune femme.

– Parlez dans votre micro afin que nous vous entendions correctement !

– C'était mon père... Enfin mon père biologique! répéta Marline en avançant sa tête vers le micro.

– Votre père biologique! Est-ce à dire que vous ne lui accordiez pas le statut de père à part entière ?

Marline regarda son avocate comme si elle la suppliait de venir à son secours.

Cette dernière se leva d'un bond pour surgir de son siège.

— Monsieur le président, croyez-vous que cet homme méritait le nom de père après ce qu' il avait fait subir à ma cliente ?

— Maître, je ne vous ai pas donné la parole! Mademoiselle Jolicoeur, je vous écoute !

— Je ne sais pas...Un père c'est celui qu'on appelle « papa » il me semble!
reprit la jeune femme. -

— Mademoiselle Jolicoeur, vous avez vécu avec Lionel Soncore de l' âge de 7 ans à celui de 14 ans. Vous avez donc parfaitement connu la victime, alors pourquoi avoir déclaré à la police que vous n'aviez aucun souvenir de lui ?

— Mon psychiatre m'a dit que j'avais effacé son souvenir à cause des mauvais traitements que j'avais subis. Que c'est une manière inconsciente de me protéger. Il vous expliquerait ça mieux que moi. -

— Nous allons effectivement entendre le Docteur Zeitoun au cours des débats...

Depuis quand vous suit-il ?

– Je l'ai vu seulement deux ou trois fois !

-Mademoiselle Jolicoeur, vous employez le terme de « mauvais traitements » pour qualifier les gestes de Lionel Sencore à votre endroit. Pouvez-vous nous en préciser la nature.

Marline jeta un regard gêné vers son avocate en semblant chercher une marque de réconfort .

Maître Zylberstein l'encouragea à répondre d'un signe de la tête accompagné d'un sourire discret.

– Il me touchait! reprit timidement la jeune femme.

– Veuillez être plus précise Mademoiselle, rétorqua le président.

– Il me caressait, les cheveux, le dos, les cuisses.

– Oui comme n'importe quel père affectueux le ferait avec sa petite fille!lui répondit l'homme en rouge.

– Monsieur le président. Le rapport de police de l'époque indique des attouchements au niveau du sexe et des

fesses de Marline alors qu'elle avait 8 ans, intervint l'avocate.

– Ces charges n'ont jamais été retenues contre Monsieur Soncore, la contra le président.

– L'enquête sociale a été complètement bâclée, ne s'appuyant que sur le témoignage de la mère et de la grand-mère de ma cliente, éludant complètement la parole de l'enfant et celle de l'institutrice qui avait soulevé le cas au médecin de l'inspection académique...

- Qui après avoir ausculté et entendu l'enfant n'a rien trouvé d'anormal... C'est dans le rapport Maître ! Oui Monsieur l'avocat général, vous voulez intervenir ?

– Oui !dit le représentant du ministère public qui avait sollicité la parole. Mademoiselle Jolicoeur, vous dites avoir été traumatisée dans votre enfance par des actes contre nature dont vous étiez la victime. A quel âge avez-vous eu votre première relation sexuelle ?

– Objection!cria l'avocate.

– Objection refusée !rétorqua le

président. Veuillez répondre s'il vous plaît Mademoiselle.

– J'avais dix neuf ans !

– N'était-ce pas à Toulouse, avec le jeune interne en médecine que l'on a retrouvé assassiné dans sa chambre ? l' éprouva l'avocat général.

– Si !répondit Marline après avoir pris une longue inspiration.

– Lors de cette fameuse nuit, le souvenir des actes dont vous nous dîtes avoir été victime de la part de monsieur Soncore, ces « mauvais traitements » que vous prétendez avoir subis sont-ils remontés à la surface ?

– Monsieur le président cette question est déplacée. S'agit-il ici de refaire le procès au terme duquel m'a clienté a été acquittée ?

– Une affaire dans laquelle le ou la coupable n'a jamais été retrouvé ! ironisa l'avocat général.

– Avez-vous d'autres questions Monsieur l'avocat général? lui demanda le président.

– Non pas pour l'instant Monsieur le

président !

– Bien! poursuit le président. J'appelle à la barre le docteur Zeitoun. Veuillez approcher s'il vous plaît Docteur...

Un homme d'une cinquantaine d'années, large d'épaule et portant beau, s'avança d'un pas décidé. Il se soumit devant le magistrat comme un chevalier devant son roi. –

– Docteur, veuillez décliner vos nom, prénom, âge et profession!lui enjoint le président.

– David Zeitoun, 57 ans psychiatre et psychanalyste.

– Docteur, depuis quand suivez-vous Mademoiselle Marline Jolicoeur?

– Je l'ai vu à trois reprises en six mois.

– Docteur, l'accusée vous a t-elle parlé de ces mystérieuses voix qu'elle entendait et qui l'obligeaient à commettre certains actes contre sa volonté.

– Oui effectivement elle m'a relaté des épisodes de sa jeunesse où ces voix s'étaient manifestées. -

— Comment avez-vous analysé cela ?

- J'ai été surpris qu'elle n'en ait parlé à à personne avant moi.
- Pensez-vous que ces manifestations imaginaires puissent être interprétées comme un signe avant coureur d'une d'une maladie mentale ?
- On peut retrouver ces signes chez les sujets atteints de schizophrénie. Pour autant et d'après les premiers entretiens auxquels Mademoiselle Jolicoeur a bien voulu assister, je n'ai pas remarqué de comportement schizoïde dans son parcours.
- Comment expliquez-vous que Mademoiselle Jolicoeur ait déclaré au policier qu'elle ne se souvenait pas avoir connu Lionel Soncore alors qu'elle avait vécu avec lui une partie de son enfance ?
- Elle peut très bien souffrir d'une amnésie traumatique parcellaire et avoir refoulé des pans entiers de son enfance. Ce mécanisme fait disjoncter les circuits émotionnels et entraîne des troubles dissociatifs et de la mémoire.
- Pourtant, il semblerait qu'elle l'ait

reconnu quand elle l' a revu des années plus tard quelques semaines avant sa mort.

– Quand l'amnésie se lève, les souvenirs traumatiques reviennent le plus souvent de manière brutale et envahissante sous la forme d'une mémoire traumatique fragmentée, non contrôlée ni intégrée.

– Oui Maître Zylberstein des questions ?

– Oui Monsieur le Président, dit-elle en se tournant vers le médecin. Docteur Zeitoun, votre expérience de praticien vous incline-t-elle à penser que les agressions dont a été victime ma cliente de la part de Lionel Soncore aient pu provoquer une forme d'amnésie traumatique.

– Il est effectivement très probable que cette amnésie soit la conséquence psycho-traumatique des agressions dont elle aurait été victime.

– Je vous remercie Docteur d'avoir employé le conditionnel !intervint l'avocat général que la réponse prudente du médecin avait interpellé.

– D'autres questions Maître?demanda le

président.

– Non ! Mais puisque Monsieur l' avocat général se plaît à donner des leçons de grammaire et de conjugaison, je lui ferai remarquer que la phrase du Docteur Zeitoun était aussi à la forme affirmative !

– J'appelle l'inspecteur Barrel à la barre!
annonça le Président.

Le fonctionnaire s'approcha d'une démarche lourde et flegmatique et se planta devant le micro. Il déclina ses nom, prénom, âge et qualité en regardant fixement le président dans les yeux.

– Inspecteur Barrel, vous avez dans un premier temps soupçonné Monsieur Kowalski d'être à l'origine de la mort de Lionel Soncore. Sur quels éléments se fondaient vos soupçons ?

– Une vieille querelle les opposait et nous avons retrouvé des traces d' ADN du concierge dans l'appartement de Soncore.

– Au terme de la garde à vue, il est cependant relâché faute de preuves. Néanmoins, vous restez persuadé que

- Lionel Soncore a été assassiné ?
- Oui Monsieur le président !
 - Lorsque Monsieur Kowalski décède , quelle est votre réaction ? –
 - Je me dis que le dossier va être refermé.
 - Et là miracle, une mystérieuse petite clé vous met sur une nouvelle piste !
 - Oui Monsieur le président. J'avais découvert qu'une clé de l'appartement de Soncore avait disparu. Aussi quand j'ai vu sur le trottoir le fils de Mademoiselle Jolicoeur jouer avec le même type de clé, j'ai établi un rapprochement.
 - Donc vous interrogez Mademoiselle Jolicoeur au sujet de cette clé. Que vous répond -t-elle ?
 - Qu'elle l'a trouvée dans l'escalier. Evidemment cela me semble improbable. Soncore prenait toujours l'ascenseur.
 - A partir de quand, vos soupçons se renforcent-ils ?
 - Quand le test ADN a confirmé le lien de parenté entre Soncore et Mademoiselle Jolicoeur.

– Vous poursuivez dans cette piste avec l'intime conviction que Mademoiselle Jolicoeur a assassiné Soncore...Mais quel serait le mobile ?

— J'ai retrouvé dans les archives de la police nationale la déposition de Marline Jolicoeur, alors âgée de huit ans, dans laquelle elle relatait les attouchements sexuels dont elle se disait victime.

– Oui, une déposition qui n'a d'ailleurs fait l'objet d'aucune plainte et d' aucune poursuite judiciaire, intervint l' avocat général.

– Poursuivez inspecteur!fit signe le président.

– J'ai naturellement pensé que Mademoiselle Jolicoeur avait cherché à se venger.

– En introduisant des punaises dans le lit de Lionel Soncore? Vous avez une sacrée dose d'imagination inspecteur!ironisa Maître Zylberstein.

– Nous avons retrouvé dans le disque dur de son ordinateur un article traitant des allergies mortelles provoquées par les

piqûres de punaises.

– On nage en pleine science fiction!
continua l'avocate de Marline sur le même ton.

– Maître s'il vous plaît , cessez d'interrompre le témoin! la recadra le président. Pourtant inspecteur, vous n'avez trouvé aucune trace d' ADN, aucune empreinte de Mademoiselle Jolicoeur dans l'appartement de Soncore.

– C'est exact. Mais nous avons trouvé des punaises chez elle, et nulle par ailleurs dans l'immeuble rétorqua Barrel.

– Monsieur l' avocat général des questions ? demanda le président au magistrat qui fit un signe négatif avec la main. Maître Zylberstein des questions ?

– Oui ! Inspecteur Barrel quand ma cliente vous a déclaré ne pas se souvenir de Soncore, quel a été votre sentiment ?

– Je me suis dis qu'elle se moquait de moi !

– Quand vous avez lu le compte rendu de la déposition qu'elle avait faite à la police.... à l' âge de huit ans...après une fugue en pleine nuit d'hiver, je vous le

rappelle, quelle a été votre réaction ?
– Septique car il n'y a eu aucune suite judiciaire.

– Donc si je comprends bien votre logique, lorsque ma cliente vous dit ne pas se souvenir de Soncore elle ment, et quand elle déclare avoir subi des attouchements sexuels vous ne la croyez pas non plus. Mais alors je vous pose la question Monsieur l'inspecteur, pourquoi ma cliente aurait-elle assassiné son père ? Le père qu'elle venait de retrouver après des années d'absence.

– Pour se venger !répondit l'inspecteur .

– Se venger d' actes que selon vous, elle n'aurait pas subis.

– Même si les faits sexuels ne sont pas avérés, elle a très bien pu nourrir une haine tenace envers son père pour d'autres raisons.

- Donc vous présumez que mademoiselle Jolicoeur aurait cherché à se venger mais vous ne savez pas pourquoi exactement ! Je laisse le soin à la cour d'apprécier les conclusions de l'enquête de police . Marline écoutait impassible la déposition

des témoins qui s'enchaînaient à la barre. La première journée du procès fut longue et éreintante. Par moments, elle semblait absente, plongée dans une espèce de léthargie irrépessible. Il lui tardait de retrouver sa cellule pour pouvoir se recueillir dans ce silence carcéral qui la reposait. Fatiha ne la dérangeait pas, elle respectait ses moments de solitude. Perchée dans son lit, elle dévorait les romans que lui portait son amoureux. Elle avait ainsi lu toute « La comédie humaine » de Balzac depuis le début de son incarcération. Malgré son jeune âge, il lui semblait à travers cette œuvre colossale comprendre le monde et la société mieux qu'un vieil homme expérimenté. Elle savait que toute sa jeunesse serait sacrifiée aux ténèbres de cette prison. Qu'elle ne sentirait pas l'odeur du lilas avant longtemps, qu'elle ne retrouverait pas de sitôt le plaisir provoqué par la caresse d'une main posée sur son ventre. Elle avait commis l'imprudence et l'audace de vouloir s'évader et ça lui

avait rajouté cinq années supplémentaires au compteur.

Le lendemain, David Delamare fut appelé à témoigner. Il se présenta dans un costume gris foncé et imprima sur son visage un air grave de circonstance. Il jeta un coup d'œil vers le box des accusés où Marline était assise dans une posture de condamnée, les yeux hagards, les mains croisées sur ses genoux. Il n'osa pas lui sourire. Il semblait tendu et concentré. Après quelques questions banales sur son activité professionnelle et sa relation avec la jeune infirmière, le président en vint aux faits.

— Monsieur, lorsque Mademoiselle Jolicoeur vous a demandé de recevoir en consultation Lionel Soncore, que vous a-t-elle dit à son sujet ?

— Que Monsieur Soncore souffrait de problème de transit intestinal et de douleurs abdominales. J'ai donc procédé à un examen classique et lui ai prescrit quelques médicaments pour lui soulager ses maux de ventre.

- Vous a-t-elle parlé de ses doutes au

sujet d'une éventuelle filiation avec Lionel Soncore ?

– Oui, elle m'en parlait souvent.

– Qu'en pensiez-vous ?

– Je voyais que ça la torturait...je lui ai dit que pour en être sûr il fallait faire un test de paternité.

– Et vous vous êtes arrangé au cours de cette consultation médicale pour vous procurer son ADN n'est-ce pas !

– Oui ce n'était pas très difficile, répondit le médecin gêné.

– Quelle a été sa réaction quand vous lui avez communiqué le résultat du test ?

– Sur le moment elle n'a marqué aucune surprise. Elle semblait s' y attendre.

– Oui Maître des questions? dit le président en s'adressant à l'avocat de la partie civile qui avait demandé la parole.

– Oui Docteur Delamare. Vous dîtes que Marline Jolicoeur ne semblait pas surprise sur le moment, mais dans les jours qui suivirent quel a été son comportement ?Etait-elle plus nerveuse, semblait-elle plus préoccupée ?

– Comme je l'ai déjà dit, cela faisait

quelque temps qu' elle était tourmentée. Elle ne m'a pas semblé plus soucieuse, ou plus dépressive après cette révélation. Je dirai peut-être plus émotive.

– En quels termes vous parlait-elle de Lionel Soncore ? poursuivit l'avocat.

– Elle était excitée quand elle abordait le sujet, mais elle n'en parlait pas d'une manière forcément négative.

– Vous n'avez jamais senti qu'elle pouvait éprouver de l'animosité, voire de haine envers Lionel Soncore ?

– Non!répondit succinctement David. L'avocat général sollicita la parole et se leva en ajustant les manches de sa robe noire corbeau.

– Monsieur Delamare, Mademoiselle Jolicoeur vous avait-elle mis dans la confiance au sujet des abus sexuels dont elle aurait été victime de la part de Lionel Soncore durant son enfance.

– Non, je l'ignorais !

– Vous avez donc partagé six ans de l'intimité d'une femme sans en connaître toutes les blessures de son passé. Pourtant dans une relation de couple

saine et équilibrée où règne la confiance, on ne tait pas ce genre de choses !

- Monsieur l'avocat général, je suis bien placée en tant que présidente d'une association de défense des droits de la femme pour vous affirmer qu'il est difficile de se libérer de ce « genre de choses » comme vous dites et que cela demande un long travail de résilience avant de pouvoir en parler, s'indigna Maître Zylberstein en bondissant de son siège.

– Bien! S'il n'y a pas d'autres questions, nous allons en rester là pour aujourd'hui. La séance reprendra demain à neuf heures ! déclara solennellement le président.

Les débats du lendemain s'ouvrirent sur l'audition de la voisine de palier de Marline qui n'eut pour l'infirmière que des paroles bienveillantes et compréhensives.

Les deux femmes se fréquentaient occasionnellement, notamment lorsque Marline avait besoin de ses services pour garder son petit garçon. Elle déclara

n'avoir jamais été mis au courant du lien de parenté entre Mademoiselle Jolicoeur et monsieur Soncore. Elle ne les avait du reste jamais aperçus ensemble. Tout au long de la journée, les témoins se succédèrent. Voisins, collègues, aucun d'entre eux ne voyait dans la personnalité de Marline une once de malignité. Dans une attitude digne elle les écoutait sans laisser paraître la moindre émotion. Pourtant lorsque le président appela à la barre Julie, sa camarade de l'institution des Dames du Sacré-Coeur, son visage s'illumina. Il lui revint le souvenir doux de cette amitié particulière que le temps et les épreuves avaient presque effacé. Pour la première fois depuis le début du procès, elle sourit. On la découvrait sous un jour nouveau. Sa beauté diaphane et fragile rayonnait et s'ouvrait à la vie comme une fleur s'arrache à la terre pour éclater à la face du monde. Le box des accusés se transforma en autel et le tribunal en église. Elle était la vierge Marie réincarnée, l'innocente aux mains pures, l'ange blond venu du ciel dans son

habit de vestale. Il flottait dans la salle comme un parfum d'encens et de myrrhe. Lorsque Julie eut fini de répondre aux questions du président, elle tourna un regard affectueux vers Marline. Sur ses lèvres entrouvertes et silencieuses s'envola un « Je t'aime » qui fit chanceler le cœur de l'infirmière. Nous arrivions à la fin du procès. En début d'après-midi, l'avocat général attaqua son réquisitoire. Il se lança dans une diatribe impitoyable, cherchant non seulement à faire accuser Marline mais à l'humilier au mépris de toutes les règles de la bienséance. C'était un véritable lynchage public. Toute la haine, toute l'arrogance de l'homme qui cherche dans la destruction de l'autre à satisfaire son égo, à jouir de son pouvoir. Il requit une peine de vingt années de réclusion criminelle.

Lorsque Maître Zylberstein se leva pour commencer sa plaidoirie, le public se redressa sur sa chaise, comme s'il voulait lui aussi prendre part à la défense de Marline. La jeune infirmière semblait

depuis le témoignage de Julie avoir retrouvé un peu de vigueur. L'avocate s'avança lentement d'un pas sûr et calculé vers la cour et regarda le jury. – Mesdames, Messieurs ce n'est pas à vous que je vais m'adresser en premier lieu et je vous prie de m'en excuser. Aujourd' hui, pour la première fois de ma vie. J'ai honte. Honte d'avoir entendu un réquisitoire plein de haine, honte pour des représentants de cette justice qu'ils salissent en croyant défendre la société qu'ils représentent. Oui j'ai honte pour vous monsieur l'avocat général, lança t-elle en se tournant vers le magistrat et en se dirigeant vers lui.. Monsieur, de part votre fonction vous devriez vous élever au dessus de votre condition d'homme pour vous mettre au service de la justice. Or en calomniant ma cliente comme vous venez de le faire c'est votre personne même que vous rabaissez au rang le plus bas. Mesdames et Messieurs les jurés, je reviens vers vous. Je vous regarde, je vois des visages concentrés, sérieux, graves, inquiets peut-être. Mais

je ne vois pas d'animosité, et encore moins de haine. Parce que ces sentiments n'ont rien à faire dans un endroit comme celui-ci. Alors aujourd'hui on va vous demander de rendre justice. Vous n'avez pas choisi ce rôle. Car c'est un rôle que l'on vous a confié. Un rôle auquel vous n'êtes pas préparé, mais que vous allez jouer le mieux possible. Nul être sur terre n'est formé pour ce genre d'emploi. Je vous rassure. « Juger, c'est ne pas comprendre, car si l'on comprenait on ne jugerait pas » disait André Malraux. Qu'y a t-il à comprendre dans cette affaire ? Qu' y a-il à juger ? Rien, du vent, des hypothèses, des supputations, pire des élucubrations. Un procès où il n' y a aucune preuve, pire un procès où il n'y a aucune victime. Car si victime il y a c'est dans le box des accusés qu' elle se trouve. Oui, Mesdames et Messieurs les jurés. On nous parle d'un crime, mais le plus grand des crimes n'est-il pas de condamner quelqu'un sans le connaître. Qui aujourd'hui peut prétendre après trois jours de procès tout savoir sur

Marline Jolicoeur. Alors c'est vrai, des témoins se sont succédé, des experts se sont prononcés, une enquête de police a été menée...Et bien parlons-en de cette enquête de police. Sur quoi repose ses conclusions ? On se croirait dans un roman de Stefen King. Le mobile ? La vengeance !!! L'arme du crime ? Des punaises !!! Si je n'étais pas dans une salle de tribunal, je me croirais au cinéma !

Maître Zyberstein renversa une à une les accusations, les extrapolations, et fustigea ce « bricolage judiciaire » sur lequel on ne pouvait pas s'appuyer pour faire condamner sa cliente pour qui elle réclama l'acquittement pur et simple. Le président s'adressa à Marline sur un ton solennel.

– Mademoiselle Jolicoeur, la loi vous autorise à vous exprimer après la plaidoirie de votre avocat. Avez-vous quelque chose à ajouter ?

La jeune femme se leva et alluma son micro.

– Je voudrais dire merci et pardon à

ceux qui ont eu foi en moi. Que Dieu les protège !

– La cour va se retirer. L'audience est levée ! annonça le président. ..

Mademoiselle Jolicoeur, vous pouvez rester dans la salle jusqu'à la fin du délibéré !

Marline se rassit et relâcha les muscles de son corps afin de trouver une position relaxante. Elle ferma les yeux et s'assoupit lentement jusqu'à plonger dans une rêverie délicieuse. Elle se voyait couchée près de Julie dans une clairière ensoleillée au milieu de ses camarades de l'institution des Dames du Sacré-Coeur qui avaient fait une ronde autour d'elles. Ses longs cheveux blonds s'épalaient dans l'herbe au milieu des pâquerettes. Le ciel envoya un aigle royal qui tournoya au dessus de leurs têtes puis vint se poser à côté de son épaule. L'oiseau semblait lui parler à l'oreille. Cela la réveilla doucement. Quand elle ouvrit les yeux, elle se retrouva dans les bras de son avocate. Emportée par son rêve, elle n'avait pas

entendu l' énoncé du jugement. La cour à la majorité des voix venait de prononcer son acquittement.

– Vous êtes libre Marline, vous êtes libre! lâcha Maître Zylberstein dans son euphorie.

– Libre? murmura Marline qui émergeait lentement de sa rêverie.

– Allez ce soir, on fête ça ! Je vous invite! s'exalta l'avocate.

Le regard de Marline cherchait Julie qui n'avait pas bougé de sa place tandis que le public évacuait la salle. L' infirmière se mit à crier comme si les chaînes intérieures qui entravaient ses mots depuis si longtemps avaient fondu sous la flamme nouvelle de la liberté retrouvée.

– Julie ! Julie !

FIN DU CHAPITRE DEUX

CHAPITRE TROIS

Le retour à la liberté

David et Elisabeth avaient proposé à Marline de venir s'installer chez eux le temps de retrouver un logement. Elle avait repris son travail à l'hôpital dans un service différent. Elle fut affectée en cardiologie et éprouva quelques difficultés à trouver ses repaires. Ses collègues malgré la charge de travail savaient l'épauler et la rassurer afin qu'elle acquiert de nouveaux automatismes. Elle mit quelques jours à se sentir pleinement opérationnelle mais la confiance revint et elle remplissait maintenant pleinement sa mission. A la maison, les rapports avec Elizabeth étaient très cordiaux. Celle-ci savait se montrer attentive et coopérative. Elle l'aidait beaucoup à retisser le lien avec son fils. Le petit garçon était très attaché à Elisabeth et éprouvait encore quelques réticences à aller spontanément vers sa

mère. Cela désappointait un peu Marline mais elle faisait preuve de patience. Elisabeth essayait de les laisser seuls le plus possible. Elle tenait beaucoup à ce que Marline s'occupe du rituel du coucher. L'infirmière prenait alors un livre et à la lueur de la lampe de chevet lisait à l'enfant une histoire. Malgré toute sa bonne volonté elle sentait bien qu'elle ne possédait pas en elle, ce petit frisson qui fait vaciller le cœur d'une mère quand la nuit venue il faut se séparer de son enfant. Avec David, les choses étaient plus compliquées.

Les événements loin de les avoir rapprochés avaient fait d'eux des amants de fortune. Ils partageaient parfois quelques heures de tendresse. Elle se laissait caresser et embrasser et lui avait cédé une fois depuis son retour. Mais la situation ambiguë la mettait mal à l'aise et gâchait ces rares moments d'intimité. Rongée par la honte et la culpabilité, son désir s'estompa et elle finit par souffler la dernière flamme de leur passion mourante. Elisabeth la surprit un jour, au

petit matin sur la terrasse en train de pleurer.

– Que se passe-t-il Marline? Ca ne va pas! dit-elle de sa voix douce.

– Je vais partir Elisabeth... Je vais vous laisser !

– Je comprends! fit Elisabeth. Mais tu as trouvé un appartement ?

– Non pas encore ! J'irai à l' hôtel.

– A l' hotel ? Avec Paul ! fit surprise et attristée la femme de David.

– Je ne pars pas avec Paul. Il sera mieux ici avec vous. Je sais qu'il t'aime beaucoup. Je vois bien que tu comptes plus que moi pour lui. Oh je ne lui en veux pas le pauvre.. A toi non plus tu sais. David est très attaché à son fils aussi. Moi je crois que je ne me suis jamais sentie mère. C'est comme ça. Je n' y peux rien changer. J'ai essayé à mon retour de prison de recoller les morceaux comme on dit, de raccrocher le wagon... Mais je n'y arrive pas. Paul mérite une vraie famille. Sa famille c'est vous maintenant.

– Marline! reprit Elisabeth en prenant la

main de la jeune femme. C'est vrai nous l'aimons beaucoup David et moi. Je le considère comme mon enfant. Mais c'est ton fils aussi, il a besoin de toi.

– Je viendrai le voir. Peut-être un jour revivrons-nous tous les deux. Mais aujourd'hui je ne me sens pas prête.

– Je ne te juge pas Marline. Je n'ai pas le droit de te juger. J'essaie de te comprendre. Je sais que tu veux le meilleur pour Paul. Nous lui donnerons tout ce dont un enfant a besoin pour être heureux. Sâche que tu seras toujours sa mère et que jamais je ne t'enlèverai ce privilège.

– Oh ! Pardon, pardon ! fit Marline en venant poser son front sur la poitrine d'Elisabeth. Pardon pour le mal que je t'ai fait. Je ne mérite pas ta compassion. J'ai été la maîtresse de ton mari et toi en retour tu as accueilli mon enfant, tu m'as hébergée à ma sortie de prison, tu m'as donné ton amitié. Je ne mérite pas tout ça.

– Quand comptes-tu partir ?

– Après le week-end je pense. Pour une

fois que je ne suis pas de garde. Je vais profiter encore un peu de Paul.

— C'est le printemps dimanche. Je crois qu'il va faire beau !

— Nous pourrions faire un pique-nique en forêt de Fontainebleau? proposa Marline en esquissant un sourire.

- Oui c'est une bonne idée. Paul aime beaucoup escalader les rochers !

&&&&&&

Julie

Marline s'était installée dans un petit hôtel du 18^{ème} arrondissement qui louait des chambres au mois. Les fenêtres donnaient sur le boulevard de Clichy et les grandes ailes du Moulin rouge. Elle se contentait d'un confort spartiate. Après son travail elle partait souvent se promener vers Montmartre en montant par la rue Lepic et la rue des Abbesses. Elle allait se recueillir dans la

Basilique du Sacré-cœur où elle déposait un cierge pour son fils. Elle ne recevait jamais personne et vivait en recluse, ne se préoccupant guère de l'animation qui régnait sur le boulevard. Elle mangeait peu, se contentant d'une soupe le soir et d'un morceau de fromage que lui portait le patron de l'Hôtel un fils de Harki, algérien d'origine et montmartrois de cœur. Elisabeth l'appelait régulièrement pour lui donner des nouvelles de Paul mais lorsqu'elle l'invitait à venir passer un week-end Marline prétextait toujours un empêchement professionnel. Elle n'avait pas revu son petit garçon depuis 15 jours et lui avait écrit en promettant de venir le voir bientôt. Un dimanche après-midi alors qu'elle se reposait d'une nuit de garde, elle entendit frapper à sa porte. Pensant que c'était sûrement Ahmed, le patron qui venait lui rendre visite, elle n'ouvrit pas. Elle savait qu'il reviendrait le soir pour lui porter sa collation. Après quelques secondes, on toqua une nouvelle fois mais un peu plus fort. Elle se leva péniblement en se

passant une main dans les cheveux. Lorsqu'elle entrouvrit la porte, elle crut avoir une hallucination.

– Bonjour !

– Julie ! s'exclama Marline étonnée.

– Je te dérange peut-être ?

– Mais non, non pas du tout, rentre. Mais tu es toute mouillée. Il pleut ?

– Je me suis prise une belle averse.

– Mais comment m'as-tu retrouvée ?

– J'ai téléphoné à ton travail.

– Oh Julie ! Je suis si contente de te voir. Mais donne-moi ton manteau, il est tout trempé. On ne s'est pas beaucoup parlé après le procès. Tu veux boire quelque chose ? J'ai du thé.

– Je veux bien... Il y a longtemps que tu vis ici ?

– Bientôt trois semaines. C'est provisoire. Je cherche un appartement, répondit Marline. Et toi que deviens-tu ? Ca avance ton roman ? Tu ne m'as pas dit de quoi ça parlait la dernière fois ?

– Ca avance bien. J'arrive à la fin !

– Ah tu ne veux pas m'en dire plus, j'ai l'impression ! C'est autobiographique ?

- Ah Ah ! Curieuse ! Tu le sauras quand il sortira!fit Julie avec un air taquin.
- Et les amours!demanda Marline en lui servant une tasse de thé .
- Ah les amours ! fit la jeune femme énigmatique en s'asseyant sur le rebord du lit.
- Tu vis seule ?
- Oui!! Avec le chat du voisin !
- Ca tient compagnie ! Moi tu vois, je n'ai même pas un poisson rouge! plaisanta Marline en venant s'asseoir près d'elle.
- Tu ne t'ennuies pas ?
- Non tu sais, j'ai mon travail. Je fais beaucoup d'heures à l'hôpital. Quand je rentre, je suis vidée !
- Et ton fils ?
- Je vais le voir bientôt. Il vit chez son père en banlieue dans une belle maison. Il est bien là bas.
- Tu sais Marline, j'ai beaucoup pensé à toi depuis toutes ces années, dit-elle avec un léger voile dans la gorge. Je n'ai jamais oublié tout ce qu'on a vécu adolescentes .

– Nous étions jeunes, répondit Marline avec un brin de nostalgie.

– Tu n' y as jamais repensé ?

– Tu sais, j'ai eu une vie bien remplie. Mon petit garçon, David, l'hôpital, la prison... Mais quand je t'ai vue au procès, ça m'a fait un pincement au cœur...Et même davantage pour te dire la vérité.

– Marline, pourquoi tu ne viendrais pas habiter chez moi?lança Julie, enthousiaste.

–Tu sais pour l'instant, je navigue à vue! répondit-elle après un court silence.Je ne sais pas encore où je vais.

– Mais tu pourrais te poser. J'ai un grand appartement...Et puis ton fils pourrait venir. Je peux même lui aménager une chambre dans mon bureau.

– C'est gentil Julie. Je te promets que je vais y réfléchir.

– Veux-tu que nous allions nous balader. Je crois que la pluie a cessé, dit Marline en reposant sa tasse de thé dans l'évier.

– Non je vais y aller, s'excusa-t-elle en se levant. J'ai promis à ma grand-mère de

lui rendre visite dans l'après-midi. Elle est dans un EHPAD...Pas loin d'ici d'ailleurs...Tu as mon numéro de portable ?

– Oui je l'ai. Je t'appelle très vite.

– A bientôt alors ?

– Oui à bientôt, répondit Marline en prenant tendrement son amie dans ses bras.

Lorsque Julie fut partie, Marline se rallongea et songea à ce moment délicieux qu'elle venait de passer. Le parfum de Julie flottait encore dans la pièce. Des arômes de lavande, et de lilas enivraient tous ses sens. Elle voyait le visage de son amie se rapprocher du sien, ses lèvres frôler les siennes. Elle descendit une main sur son bas ventre et se caressa les seins avec l'autre. Elle sentait le désir monter dans sa chair. Son sexe coulait de plaisir. Son corps ondulait comme une vague prise dans la houle océane. Elle perdait pied, emportée par cette vague qui montait de plus en plus haut. La mer à présent rejoignait le ciel et se confondait avec lui dans un horizon

infini. Il sembla à Marline que le paradis l'attendait au bout de ce voyage. Son corps se cambra dans un spasme fulgurant, elle renversa sa tête en arrière en laissant échapper un cri. Elle était arrivée au jardin des délices.

&&&&&

Une triste nouvelle

Quelques jours après la visite de Julie, Marline reçut une lettre qu' Elisabeth lui avait fait suivre. Elle émanait du Père Gilbert, l' aumônier de la prison.

Ma fille,

J'ai une bien triste nouvelle à vous annoncer. Fatiha votre ancienne compagne de cellule nous a quittés hier matin. Elle s'est donnée la mort et malgré tous les efforts des surveillantes et du médecin de la prison, elle n'a pu être réanimée. Elle vous a écrit une

lettre que le directeur m'a chargé de vous remettre. Que Dieu ait pitié de son âme.

Père Gilbert

Marline ouvrit en tremblant la deuxième lettre qui se trouvait dans l'enveloppe. L'écriture était fine et ronde, légèrement inclinée vers la gauche.

Marline,

Peut-être seras-tu étonnée de recevoir cette lettre. Depuis que tu es sortie, je suis toute seule dans la cellule. Tu ne parlais pas beaucoup mais ta présence me manque. Tu le sais les angoisses en prison peuvent être très fortes surtout lorsque l'on n'a pas de soutien à l'extérieur. Des fois la nuit quand je ne dormais pas, j'écoutais ta respiration et ça me calmait. Mais aujourd'hui je me sens bien seule et abandonnée. Mon petit copain m'a écrit qu'il ne viendrait plus me voir au parloir et qu'il ne

pourrait pas m' attendre pendant dix ans. Je peux le comprendre mais tu sais c'est très dur à encaisser. C'est surtout grâce à lui que je tenais. Je n'ai plus personne sur qui compter. Je me croyais forte mais tu vois au final c'est la prison qui a fini par gagner. J'espère que tu profites bien de ta liberté retrouvée et que tu es heureuse auprès de ton petit garçon. Moi hélas, je n'aurai jamais d'enfants. Je suis sûre que j'aurais été une bonne mère..Pas comme la mienne! Cette sale bête...J'espère qu 'elle ira droit en enfer ! La vie n'a pas été toujours très tendre avec moi. Finalement je la quitte sans regrets.Je me souviens d'une phrase que j'avais lue dans « Cros Blanc » le livre de Jack London. « La mort est douce , il n' y a que la vie et les choses inhérentes à la vie qui blessent ».

Adieu

Fatiha

Marline ne put retenir ses larmes et s'affaissa sur son lit. « Ma pauvre petite anguille, que la vie a été injuste avec toi » dit-elle doucement en repliant la lettre.

&&&&&&

Une nouvelle vie

Marline avait fini par accepter la proposition de Julie. Elle s'installa chez elle à la mi-avril. Son appartement était un peu loin de l'hôpital mais il représentait l'avantage de se situer près de la maison de David et Elisabeth ce qui lui permettait de se rapprocher de son fils. Elle n'avait vu celui-ci qu'une seule fois depuis le week-end à Fontainebleau. L'enfant semblait épanoui et content de retrouver sa mère. Ils avaient mangé une glace dans une guinguette des bords de marne au son de l'accordéon puis avaient loué des vélos pour s'offrir une balade le long de la

rivière. Ils s'étaient arrêtés sur un banc en face d'une petite île et avaient parlé longtemps en se prenant la main.

– On est bien ici mon Paulo ?

– Oui maman !

– Tu veux une autre glace ?

– Non merci maman. Elisabeth dit qu'il faut pas abuser des bonnes choses !

– Elle a raison Elisabeth ! dit Marline en souriant. Tu l'aimes bien Elisabeth n'est-ce pas ?

– Oui elle est gentille.

– Et papa ?

– Papa aussi, il est très gentil mais je ne le vois pas beaucoup parce qu'il travaille énormément à l'hôpital.

– Et qu'est-ce que tu dirais de venir vivre avec maman ?

– Je sais pas ! répondit le petit garçon en haussant les épaules.

– Tu sais, j'ai un appartement maintenant. J'habite avec une amie. On t'a même préparé ta chambre.

– Elle s'appelle comment ton amie ?

– Elle s'appelle Julie. Elle est très gentille.

– Mais je verrais plus papa et Elisabeth alors ?

– Mais bien sûr que si mon Paulo. Mon appartement est tout près de leur maison. Tu pourrais habiter une semaine chez eux et une semaine chez moi à tour de rôle. Si tu es d'accord, je peux en parler à Elisabeth et à Papa ?

Pour la première fois de sa vie, Marline se sentait vraiment mère. Une flamme nouvelle naissait dans son ventre. C'était comme un accouchement. Elle se savait prête maintenant pour assumer ce rôle. En raccompagnant le petit garçon chez son père, son cœur était léger, son esprit aérien. L'ombre du passé s'était dissipée dans la lumière d'un bel après-midi de printemps. Elle était joyeuse et cabotine et pendant tout le chemin, elle racontait des histoires qui faisaient rire le petit garçon à pleines dents. Quand ils arrivèrent, David et Elisabeth étaient en train de prendre le thé dans le jardin. – Et bien, on dirait que vous vous êtes bien amusés! dit cette dernière ravie en voyant le petit garçon les joues rosies de

plaisir qui rigolait encore des farces de sa maman.

– On a fait du vélo et on a mangé une glace ! s'exclama Paul en venant sauter sur les genoux d'Elisabeth.

– Et tu as encore faim pour goûter à mon gâteau ?

– C'est toi qui l'as fait ? répondit l'enfant guilleret.

– Oui ! C'est une charlotte au chocolat !

– J'en connais un qui va se régaler ! fit David en désignant le petit garçon.

– Maman elle peut en manger aussi ?

– Mais bien sûr ! dit Elisabeth .

– Maman elle a dit que bientôt j' irais vivre chez elle !

– Ah ! fit Elisabeth sans montrer sa surprise.

– Oui mais il faut que j'en parle avec papa et Elisabeth d'abord mon chéri ! intervint Marline qui venait de s'asseoir sur une chaise de jardin.

– Bon pour l'instant nous allons déguster ce délicieux gâteau ! dit David pour faire diversion.

Lorsque le petit garçon fut parti jouer

dans sa chambre . Les trois adultes abordèrent le sujet de la garde alternée. Pour Elisabeth, les conditions semblaient réunies pour que l'enfant aille vivre une semaine sur deux chez sa mère. David était plus réticent à cette idée. Paul avait trouvé un équilibre chez son père et pouvait être déstabilisé par cette nouvelle organisation. En outre il pensait que Marline était encore un peu fragile et qu'il était prématuré de lui confier la responsabilité de l'enfant. – Je crois que c'est le bon moment pour Marline. Paul est très épanoui, bien dans sa peau et Marline a besoin de retrouver son rôle de mère. En plus son appartement n'est pas loin d'ici. Cela ne changera pas les habitudes de Paul. Il ira à la même école, il fréquentera les mêmes copains, il continuera à aller au judo, tenta de le convaincre Elisabeth. – Oui c'est vrai il conservera ses habitudes, mais c'est tout de même un petit bouleversement pour un enfant de 7 ans. Ce n'est pas évident d'avoir deux maisons. Tu connais le proverbe « Qui a

deux maisons, perd la raison », lui rétorqua David.

– Les enfants s'adaptent vite. Crois-moi!
reprit sa femme. -

– Ah si c'est la psy qui le dit ! fit David avec une légère ironie.

– Tu ne serais pas plutôt un peu jaloux!
lui lança Marline avec un mordant qui piqua son orgueil de mâle.

– Jaloux? Et de qui? se défendit le médecin.

– De Julie par exemple!répondit Marline sans changer de ton.

– Ca c'est ta vie privée ! Ca ne me regarde pas ! La seule chose qui m'intéresse c'est que Paul ne soit pas perturbé par la situation !

– Va au bout de ta pensée ! Tu as peur que ça le déstabilise de voir sa mère avec une autre femme? -

– J'ai le droit de me poser des questions Marline !

– Les enfants savent vivre avec leur temps. Ils sont beaucoup plus ouverts que les adultes.Ils n'ont pas nos barrières et nos préjugés, ajouta Elisabeth...

– Bon évidemment avec deux femmes contre moi, je n'aurai jamais le dernier mot. De toute façon c'est le juge qui décidera !

– Tu ne vas quand même pas saisir le juge aux affaires familiales ! s'offusqua Elisabeth.

– Jusqu'à preuve du contraire c'est moi qui ait eu la garde de mon fils !

– Tu ne crois pas que Marline a vu assez de juges comme ça dans sa vie. Vous pourriez vous entendre sans passer par la voix judiciaire... Dans l'intérêt de Paul.

– Je connais l'intérêt de Paul ! répondit sèchement David.

Marline ne disait rien. Elle savait que David avait raison. Si elle voulait obtenir la garde alternée légalement, il fallait en passer par là. Elle ne s'attendait pas à une telle réaction du médecin, mais elle préférait ne pas attiser les braises et attendre une période plus propice pour remettre le sujet sur la table. Sa nouvelle vie avec Julie la comblait. En venant vivre chez elle, elle avait conscience de son engagement. Elle ne

voulait pas lutter contre des sentiments naissants qui la propulsaient dans une belle énergie. Les deux femmes ne cachaient pas leur relation amoureuse. Leur bonheur les affranchissait des contingences morales et des regards en coin. Bien sûr Paul lui manquait parfois mais grâce à la diplomatie d'Elisabeth elle avait obtenu de voir son fils plus souvent. Elle lui avait présenté Julie au cours d'un week-end passé sur l'île de Chauzey. C'était la première fois que le petit garçon prenait le bateau. Sur le pont, les vagues qui venaient fouetter son visage le faisaient exploser de joie. Marline ne s'était jamais sentie aussi heureuse entre ses deux êtres qui lui avaient redonné le goût de la vie.

– Ce soir, nous allons manger une bonne assiette de moules frites !s'exclama-t-elle tandis qu'au loin un ballet de mouettes accompagnait la vedette qui avançait lentement sur la mer.

– Ah super!J'adore ça!s'enthousiasma le petit garçon !

—Faîtes-moi un beau sourire que je vous

prenne en photo tous les deux!fit Julie.
Le petit garçon se rapprocha de sa mère qui le prit tendrement dans les bras en lui embrassant la joue.

– Allez et maintenant on en fait une tous les trois ! dit Marline enjouée.

Le soir un orage éclata car il avait fait très chaud en cette fin juin. Ils n'avaient pas pris de vêtements de pluie et se retrouvaient dans ce petit restaurant de Granville trempés de la tête aux pieds...

– Eh bien nous voilà baptisés ! rigola Julie .

– Ca veut dire quoi « baptisés »? demanda le petit garçon.

– Tu ne sais pas ce que ça veut dire « baptisé »?s'étonna Julie.

– Non je ne l'ai pas encore fait baptiser! répondit Marline presque honteuse. Il faudra que nous en parlions avec son père. Eh bien mon chéri ,« Baptisé » ça veut dire que lors d'une cérémonie qui s'appelle le baptême on te verse un peu d'eau bénite sur le front pour purifier ton corps et ton esprit.

– Ah!fit le petit garçon dubitatif.

- Tu as entendu parler de Jésus quand même?demanda Julie sur un ton amusé.
- Oui, il est mort sur la croix!répondit le petit garçon avec insouciance.
- Il est mort sur la croix pour racheter nos péchés !ajouta la jeune femme.
- C'est quoi un péché!fit l'enfant naïvement ?
- C'est une faute que l'on a commise!dit Marline...Mais bon on verra tout ça quand tu iras au catéchisme.
- C'est quoi le « cathéchisse » ...fit l'enfant en écorchant le mot.
- Je t'expliquerai tout ça plus tard mon chéri!répondit sa mère..Allez maintenant on commande... Vous n'avez pas faim ?

Les deux femmes partageaient la même foi et la même religion mais chez Julie cela relevait davantage de la tradition que d'un sentiment profond. Chez Marline la croyance était plus intérieure, plus mystique. Il leur arrivait parfois de prier ensemble, mais leur âme ne brûlait pas de la même flamme. La jeune infirmière voyait dans la prière un

moyen de se rapprocher de Dieu et des hommes. C'était le fil, le lien universel qui les reliait. Julie, elle, plaçait l' être suprême au dessus de tout. Il était le guide de sa pensée et de ses actes. Marline ne voulait pas brusquer les choses avec Paul. Elle savait que son père était viscéralement athée et que la tendance était plutôt à jouer l'apaisement avec celui-ci. Dans leur couple les deux femmes n'avaient pas de sujet de discorde. Elles étaient à l'unisson de leurs désirs et de leurs choix. Julie travaillait régulièrement sur son manuscrit et donnait des cours de guitare pour améliorer l'ordinaire car les faibles ventes de son premier roman lui avaient peu rapporté en terme de droits d'auteurs. Travaillant à domicile, c'est elle qui s'occupait de gérer la maison. Du reste, les tâches ménagères ne la rebutaient pas et c'était un fin cordon bleu à ses heures. Cela permettait à Marline de se reposer sur elle quand elle rentrait épuisée d'une nuit ou d'un week-end de garde.

Après de difficiles négociations et avec le soutien d'Elisabeth, Marline réussit à convaincre David de lui confier Paul une semaine sur deux à compter de la prochaine rentrée scolaire. Elle se sentait à présent tout à fait prête pour assumer son rôle de mère. Il lui semblait avoir trouvé auprès de Julie l'équilibre et la force nécessaire pour assurer « l'éducation et l'entretien de son fils » mais surtout et cela était le plus important à ses yeux lui apporter toute la force de son amour grandissant. Le petit garçon avait rapidement trouvé sa place au milieu des deux femmes. Il était maintenant parfaitement à l'aise avec sa mère qu'il allait spontanément embrasser lorsqu'elle rentrait de l'hôpital. C'était pour elle une joie immense après une longue journée de travail de voir son enfant venir vers elle, le sourire aux lèvres, les joues tendues pour recevoir le baiser maternel. Si elle savait être ferme par moments et ne pas céder au moindre de ses caprices, elle le gâtait souvent et il n'était pas rare de la voir craquer pour

une friandise ou un petit jouet. Paul invitait souvent des copains à venir jouer au baby-foot que les deux jeunes femmes avaient installé dans sa chambre. Il était bien loin le temps où sa mère lui refusait de recevoir ses petits camarades parce-que cela « mettait le bazar ». Elisabeth proposa à Marline de partir tous ensemble aux sports d'hiver pour les vacances de Noël. Avec David, ils avaient récemment fait l'acquisition d'un chalet à Gourette dans les Pyrénées. Paul adorait la neige et avait appris à skier avec son père. Il y prenait beaucoup de plaisir. Marline accepta l'invitation pour faire plaisir à son fils car les tensions avec David n'étaient pas encore totalement apaisées. Elle pensa que c'était peut-être l'occasion de ressouder les liens avec son ancien amant afin qu'ils apparaissent aux yeux de l'enfant comme des parents unis. Grâce à la bienveillance d' Elisabeth, David fit des efforts pour ne pas laisser paraître sa jalousie envers Julie. Le médecin sans se l'avouer éprouvait

encore des sentiments pour Marline. Certes elle n'avait plus l'éclat de cette beauté juvénile qui l'avait renversé dès le premier regard, mais elle possédait toujours malgré les épreuves qui l'avaient frappée cette grâce, ce visage diaphane, ses formes parfaitement dessinées qui provoquaient chez lui un trouble irrésistible. Cela contrastait avec la personnalité de Julie qu'il jugeait trop masculine et parfois un peu trop autoritaire. Elisabeth suggéra à son mari d'emmener Marline et leur fils faire une balade dans la montagne pour se retrouver seuls en famille. C'était la première fois qu'ils partageaient un vrai moment tous les trois. Vers la Pierre St Martin, un guide organisait des petites randonnées familiales avec ses chiens de traîneaux. C' était un dépaysement total dans ce décor immaculé où seuls quelques sapins impassibles accompagnaient leur croisière sur les grandes avenues des cimes enneigées. Les huit huskies tiraient frénétiquement leur char que le guide conduisait avec

maîtrise. Le petit garçon s'était blotti contre sa mère et David avait osé passer son bras autour du coup de Marline. Celle-ci n'opposa aucune résistance. Nous étions dans le schéma parfait de la famille idéale. Il régnait un climat de paix et de sérénité. Personne ne parlait. On savourait l'instant. Précieux, inaltérable. Quand vint le soir le petit garçon et sa mère épuisés, s'endormirent l'un contre l'autre sur le canapé du salon bercés par le crépitement des flammes dans la cheminée. Cette petite excursion avait ranimé chez David une pulsion amoureuse qui ne demandait à nouveau qu' à s'exprimer au grand jour. Mais Marline lui avait fait comprendre qu'elle ne reviendrait pas en arrière et que sa relation avec Julie était sérieuse. Cela mit un malaise palpable pendant le reste du séjour et cette dernière préféra rentrer sur Paris. Marline décida de rester encore un peu avec son petit garçon et de la rejoindre plus tard. Quand elle arriva le dimanche soir à l'appartement, Julie était couchée mais ne dormait pas. Elle

embrassa Marline assez froidement ce que cette dernière lui fit remarquer. – Ca va?demanda l'infirmière sur un ton inquiet.

– Ca va ! répondit Julie sèchement. On peut parler ?

– Hou là ! Si c'est pour me parler de David, je t'arrête tout de suite. Il n' y a rien à en dire et je n'ai pas envie de me disputer avec toi à ce sujet.

Julie ne répondit pas et fit semblant de se concentrer sur un livre dont elle tournait machinalement les pages. Puis sans un regard pour Marline, elle se dirigea vers le salon où elle passa la nuit sur le canapé. Le lendemain matin, elles se croisèrent dans la cuisine au moment du petit déjeuner et ne s'adressèrent pas la parole. Julie passa toute la journée à ruminer sans avancer d'une ligne sur son roman. Elle finit par trouver son attitude puérile et s' affaira pour réaliser une surprise à Marline . Le soir quand l'infirmière rentra de son travail, elle trouva la table mise avec raffinement. Julie avait sorti la belle

nappe des soirs de fête et disposé ça et là des petites bougies dont la seule flamme éclairait la pièce afin d'obtenir une atmosphère intimiste.

— Quelle ambiance!fit Marline avec ravissement.

— Et tu n'as pas tout vu!Je t'ai préparé un repas de reine!dit Julie en s'approchant de sa compagne pour l'embrasser.

— Ca y est, tu ne boudes plus ?

— Allez on ne parle plus de ça ! Ce soir c'est notre Noël à nous!Tu veux boire un peu de champagne ?

— Carrément le champagne ! Ca va me requinquer après la journée que j'ai passée.

— Assieds-toi dans le canapé ! J'apporte les coupes et les petits fours !

La soirée fut des plus agréables. Julie n'avait pas de mots et de gestes assez doux pour se faire pardonner. Après le dîner, les deux femmes se retrouvèrent dans leur chambre pour une nuit d'amour pleine de tendresse et de sensualité. Puis Marline s'enfonça comme un cheval mort dans un sommeil lourd et profond.

Au petit matin, pourtant quand elle se leva pour aller travailler, un étrange sentiment d'abandon l'habitait comme une résurgence du passé qui l'assaillait. Des images ressurgissaient, des mots venaient cogner à la porte de ses souvenirs. Le jeune étudiant en médecine, sa mère, Soncore, David, Paul, tout se mélangeait confusément dans sa tête comme dans une sorte de délire hallucinatoire. Sa raison vacillait. Elle se sentit partir, sortir de son corps. Rejoindre les anges. La tasse de café qu'elle tenait dans sa main vint se briser sur le carrelage de la cuisine. Quand elle se réveilla, elle était allongée dans un lit d'hôpital. David se trouvait à ses côtés.

— Que m'est-il arrivé ? demanda-t-elle légèrement vaseuse.

— Tu as fait un malaise. C' est le SAMU qui t' a amenée. Tu ne te souviens de rien ?

— Non pas vraiment !

— On va te faire passer un scanner en fin de matinée. On en saura plus !

— J'ai du faire une chute de tension !

– Apparemment la tension est bonne !
Bon de toute façon, un collègue passera
te voir dans la journée.

– Je suis dans quel service ?

– Pour l'instant, on t'a mis en neurologie.
Bon je repasserai plus tard. Repose -toi!
fit David en lui caressant la main.

Quand celui-ci sortit de la chambre, il
croisa Julie qui le salua sans l'embrasser.

– Comment va-t-elle ?

– Elle se repose. Ne la fatigue pas trop.
Tu sais que normalement les visites sont
interdites le matin, dit froidement le
médecin.

Quand elle vit Julie entrer dans sa
chambre, Marline esquissa un sourire.
Elle ne ressentit pas de joie particulière.
Sa visite faisait partie des choses
normales. Cette sensation bizarre de
n'être qu'un bois mort sur le bord de la
route persistait toujours.

– Tu m'as fait peur tu sais !

– Je ne sais pas ce que j'ai eu.

– C'est le bruit de la tasse de café qui m'a
réveillée. Heureusement le SAMU est
arrivé assez vite !dit Julie en lui

remontant le drap sur la poitrine.

— Je dois passer un scanner.

– Oui, il vaut mieux, on ne sait jamais !

– Pourquoi dis-tu « On ne sait jamais » ?
s'agaça Marline.

– Je veux dire...Il ne faut rien négliger !
se justifia Julie qui avait remarqué le ton
énervé de sa compagne. C'est sûrement
rien...Un peu de fatigue...

– Oui sûrement! Il ne faut pas inquiéter
Paul. J'espère que David ne lui a rien dit.

Le scanner ne révéla rien
d'apparent. Les analyses de sang étaient
correctes . Il fallait chercher la cause de
ce malaise ailleurs. Marline rentra le
lendemain à la maison rassurée mais
toujours un peu nerveuse. Au fond d'elle
même, elle connaissait les raisons de ce
fulgurant vertige. C'était le tourbillon de
la vie qui l'emportait avec le lourd
bagage du passé qui s'accrochait à son
subconscient. Mais qui pourrait
comprendre ça ? Même pas Elisabeth
malgré ses longues études et sa grande
expérience de psy. Elle était allongée sur
la canapé et regardait Julie marteler de

ses doigts potelés et véloces le clavier de son ordinateur. Finalement que savait-elle de cette femme qui partageait son existence ? Elles s'étaient perdues de vue pendant près de 10 ans et retrouvées depuis à peine quelques mois. Qu'avait-elle fait pendant toutes ces années ? Qui avait-elle aimé ? C'était un grand mystère. Peut-être aurait-elle la réponse dans le futur roman dont elle achevait le manuscrit sous ses yeux ! Il lui sembla que sa vie lui échappait tout à coup. Julie lui apparut comme une forme inanimée au milieu des meubles du salon. Un fantôme qui se noyait dans le brouillard du temps. Alors elle la perdit de vue. Son corps avait plongé dans la profondeur des océans du rêve. Et si tout cela n'avait été qu'un mirage. Si elle ne l'avait jamais retrouvée, si elles n'avaient jamais fait l'amour que dans un songe. Elle la fixait intensément de ses grands yeux hallucinés. Elle sentait des frissons dans tout son corps. En tournant machinalement la tête vers elle, Julie s'affola en voyant que le visage de

Marline changeait d'expression.

– Que se passe-t-il ? Tu as une drôle de tête! Ca ne va pas ?

– Je crois que j'ai de la fièvre! répondit Marline avec une voix tremblante .

– Tu veux que j'appelle un médecin ?

– Non ca va aller. Je vais me coucher dans la chambre. On verra demain ! La nuit fut agitée. De nouveau, ces voix venues des profondeurs de l'enfer l'assaillaient. C'était toute une armée d'anges rebelles qui partaient à l'assaut de son être. Elle entendait leurs ordres et leurs menaces sans pouvoir résister. Ils proféraient des paroles terribles, meurtrières qui pénétraient dans son cerveau par rafales. Son corps se liquéfiait dans le lit. Elle cria en silence pour essayer de lutter contre ces harpies démoniaques qui voulaient corrompre son esprit. Elle jeta toutes ses forces dans la bataille contre le mal. Au petit matin, épuisée, vidée, elle se réveilla purifiée de ses démons. Elle avait réussi à sauver son âme. Les jours suivant, elle n'alla pas travailler. Son médecin la

jugea encore trop faible pour reprendre le service. Il lui prescrivit des tranquillisants et lui conseilla de consulter un psychiatre. Elle se méfiait de ces drogues dont sa mère abusait et qui avaient fini par lui coûter la vie. Elle rechignait à suivre son traitement mais Julie veillait à ce que tous les soirs, elle prenne au moins son anxiolytique. Cela exaspérait Marline qui ne supportait pas que sa compagne la traite comme une irresponsable. Elle prit rendez-vous avec un psychiatre, ami de longue date d'Elisabeth, mais l'annula au dernier moment sous prétexte qu'elle se sentait beaucoup mieux. Quand David l'apprit, il appela son ex maîtresse et la menaça de suspendre la garde alternée.

– Elisabeth m'a dit que tu avais annulé le rendez-vous avec son collègue ? Je trouve que ce n'est pas très sérieux ! Tu as besoin d'être suivie en ce moment Marline ! Si tu ne le fais pas pour toi, fais le au moins pour Paul.

– Je vais bien, je t'assure ! D'ailleurs, je ne prends plus de médicaments ! tenta-t-

elle de le rassurer.

–Écoute Marline. Nous savons tous les deux par quels états tu peux passer quand tu es en crise. J' ai supporté ça pendant des années, je t'ai aidée comme j'ai pu, mais aujourd'hui, il faut que tu te fasses accompagner par un spécialiste. Même Elisabeth est d'accord avec moi. De toute façon, tant que tu ne te feras pas soigner, Paul restera chez nous !

– Tu n'as pas le droit!s'emporta Marline.

– J'en ai tout à fait le droit ! Je te rappelle que légalement, j'ai toujours la garde de Paul !

– C'est du chantage ! Tu sais très bien que Paul a besoin de moi !

– Pas en ce moment ! Tu n'es pas assez stable. Je n'ai pas envie de courir le risque de te le laisser ! Soigne-toi et on en reparle !

Marline coupa son téléphone et le jeta sur son lit en fondant en larmes. Julie accourut en attendant ses sanglots et fit tout son possible pour la raisonner.

– Alors toi aussi, tu penses que je suis folle !Vous voulez tous me voir enfermer

c'est ça?fit Marline prise de convulsions.
– Calme-toi ma chérie ! Tout ce qu'on veut c'est que tu ailles mieux ! On ne va pas t'envoyer à l' hôpital ! Mais écoute nous, je t'en supplie va consulter un spécialiste...

– Ces gens-là sont plus fous que moi ! Je m'en suis bien rendue compte quand j'étais en prison, la coupa-t-elle.

– Peut-être que quelques séances suffiront ! Et puis Elisabeth est de bon conseil. Elle ne t'aurait pas donné l'adresse d 'un charlatan ! Fais le pour nous, pour Paul.

– Oui ! Tu as raison ! dit Marline en s'apaisant peu à peu. Et puis je sais bien au fond de moi qu'il faut que je le fasse. Ca fait trop longtemps qu' il me torture !

– Il? questionna avec inquiétude Julie.
Qui ça il ?

– Le diable ! Le diable qui m'envoie des messages la nuit pour que j'accomplisse sa mission !

&&&&&&

Le prêtre

Marline s'était résignée à consulter le psychiatre que lui avait conseillé Elisabeth. C'était un homme d'une soixantaine d'années à l'allure simple et décontractée. Il arborait une belle chevelure argentée encore très dense pour son âge et une barbe grise taillée très court. Il se dégageait de lui une aura naturelle et avait une approche des patients qui la mettait en confiance. Il l'écoutait avec beaucoup d'attention et lui parlait avec une voix douce et rassurante sans jamais élever le ton. Elle avait remarqué dans sa bibliothèque une ancienne édition de la Bible et plusieurs ouvrages de St Thomas d' Aquin.

– Vous êtes croyant ? lui demanda-t-elle lors de sa première séance.

– Avec un nom comme le mien, on le serait à moins ! plaisanta-t-il.

- C'est un joli nom Le prêtre !
- Il n'a pas toujours été facile à porter ! dit-il en souriant. Mais vous n'avez rien à m'envier. Le votre aussi est très joli.
- C'est celui de ma mère !
- Vous n'avez pas connu votre père ?
- Hélas oui !
- Voulez-vous m'en parler! fit le psychiatre après un court silence.
- Il est mort ! Les absents ont toujours tort dit-on ! Laissons le où il est !
- Et votre mère ?
- Morte aussi. Qu'ils brûlent tous les deux en enfer !
- L'enfer ? Vous y croyez à l'enfer ?
- Je crois que le diable existe. Le médecin ne répondit rien et marqua un temps d'attente pour observer le visage de Marline. Il était animé d'une expression de peur et d'affolement. Au bout de quelques secondes, elle poursuivit.
- Il vient me parler la nuit et m'envoie des signes. Mais je lui résiste... et plus je lui résiste plus il me harcèle. Alors je prie, je prie. Dans le silence des

ténèbres, j'appelle Dieu de toutes mes forces et au petit matin au prix d'une lutte terrible entre mon corps et mon esprit, le démon lâche prise.

– Ces signes comment se manifestent-ils ?

– Ce sont des voix, parfois des sons, des bruitages mais le plus souvent des voix.

– Et que vous disent-elles ces voix ?

– Des choses horribles ! Je ne peux pas vous les répéter !

– Et depuis combien de temps, entendez-vous ces voix ?

– Ca a commencé à l'adolescence, puis ça c'est atténué... et c'est de nouveau revenu plus fréquemment.

La première séance se passa bien. Cela ressemblait à une confession. Le psychiatre lui rappelait le curé de la paroisse de l'internat des « Dames du sacré cœur » où elle avait passé toute sa scolarité. Ils avaient la même bonté dans le regard. Cette flamme sacrée qui réchauffe les âmes en perdition. Cette lumière divine dans laquelle on ne voit nulle méfiance. Pourrait-elle tout lui

dire ? Pourrait-elle lui avouer le pire ? Non. Non, il ne fallait pas. Elle suivit ses séances avec assiduité, sans appréhension certes, mais avec une impression d'inachevé à chaque fois qu'elle quittait son cabinet. Un poids sur la conscience qui ne la quittait pas. Le médecin n'avait pas mis de nom sur sa maladie. Ainsi il pensait la préserver et mieux la soigner, mais pour lui le diagnostic s'imposait : Marline était atteinte d'un trouble schizo-affectif qui remontait à l'adolescence. Une forme de bipolarité accompagnée d'idées délirantes et d'hallucinations. Pendant des semaines, elle se porta beaucoup mieux, mena une vie régulière rythmée par les allées et venues de Paul, son travail à l'hôpital et ses sorties shopping avec Julie. Elle connut un épisode difficile au début du mois de juin avec des troubles de l'humeur et une vague confusion mentale que le psychiatre attribua au souvenir de la mort de son père qui s'était produite l'année passée à la même période. Le prêtre savait qu'il y

avait encore beaucoup de non-dits dans les propos de Marline, et que le chemin serait encore long mais il ne désespérait pas avec le temps aider à libérer complètement la parole de sa patiente. Puis les consultations s'espacèrent pour finir par s'estomper. Cela inquiéta le praticien qui jugea que le travail était loin d'être terminé, mais Marline se sentait beaucoup mieux et avait même arrêté son traitement médical. Elle lui en fit part en lui écrivant une longue lettre dans laquelle elle lui parlait de projets de vie à la campagne, de mariage, de désirs d'adoption... Loin de le rassurer, cette missive le plongea dans l'expectative. A travers des mots qui se voulaient consensuels, il devina une forme de délire mégalomane qui ne trompait pas sa longue expérience de médecin de l'âme. Mais Marline lui indiquait clairement qu'elle ne voulait pas poursuivre sa psychothérapie, et il ne pouvait pas aller contre le désir de sa patiente. Il ignorait que les événements les feraient bientôt se revoir pour mener

un combat contre la mort.

Le virus

Nous arrivions à la fin du mois de juillet. Le temps s'était brutalement rafraîchi sous les assauts d'un vent venu du nord. Les gens avaient ressorti les écharpes et les blousons. C'était le brusque retour de l'hiver qui venait plaquer sa main froide sur les lèvres encore tièdes des couples d'amoureux. On annonçait un virus venu de la lointaine Chine. Mais il ne franchirait jamais les frontières de l'Europe nous assurait le gouvernement. D'ailleurs les responsables politiques chinois avaient pris les mesures adéquates et mis le pays en quarantaine. Malgré cette précaution, ce virus identifié sous le nom de V I D 33 avait déjà causé la mort d'un millier de personnes dans plusieurs provinces chinoises. A l'hôpital, Marline avait entendu des

médecins mettre en garde le personnel et l'appeler à la vigilance suite à l'hospitalisation récente d'un touriste originaire de cette région. Ce cas isolé n'affolait pas les instances dirigeantes de la France qui se montraient très réservées vis à vis de cette « petite grippe estivale » venue d'orient . Dans les jours qui suivirent, le service de Marline accueillit cinq nouveaux patients atteints de troubles cardio vasculaires graves. Tous étaient porteurs du V I D 33. Malgré leur signalement aux autorités médicales régionales et le décès de l'un d'entre eux, aucune alerte sanitaire ne fut lancée par le pouvoir politique, ces cas étant jugés confidentiels. La semaine suivante quatre autres hôpitaux parisiens virent affluer aux urgences de nouveaux malades porteurs du virus. L'épidémie entamait sa course fatidique. Rapidement le nombre de lits fut insuffisant et les services débordés à cause d'un manque de personnel et d'une politique visant à diminuer les crédits affectés aux

hôpitaux de Paris qui ne répondaient pas aux critères de rentabilité du ministère de la santé. La majorité des personnes hospitalisées avaient plus de 65 ans mais on recensait quelques jeunes adultes et parfois des enfants et des adolescents. Dans la matinée du 18 août, Marline vit arriver dans son service un homme qu'elle reconnut rapidement malgré son visage déformé par la douleur. L'homme était conscient mais éprouvait des difficultés à parler.

– Monsieur Leprêtre, ne vous en faites pas, on va bien s'occuper de vous. Vous allez passer un angio scanner, un brancardier va venir vous chercher dans quelques minutes. Essayez de ne pas vous agiter.

L'examen radiologique révéla une embolie pulmonaire sévère. Il fallait dissoudre au plus vite le caillot bloqué dans l'artère pulmonaire et pratiquer une thrombectomie. L'opération se passa normalement et Le prêtre put remonter le soir même dans sa chambre mais le lendemain matin l'alarme du moniteur

multi paramétrique se déclencha. Marline accourut avec une de ses collègues dans la chambre du psychiatre et le trouva inconscient. Son cœur avait cessé de battre.

~ Il faut le descendre en réa, s'affola sa collègue.

– Pas le temps ! Il faut masser.

Marline prit sa respiration et appuya fortement sur la poitrine de Le prêtre à un rythme régulier. Elle voyait sur l'écran de contrôle le tracé de l'électrocardiogramme rester désespérément plat. Après dix minutes d'effort ininterrompu, la route du cœur prit un aspect différent. Des creux et des bosses, des petites collines avaient dessiné sur l'écran un nouveau paysage. La vie était revenue dans ce corps inanimé.

– Eh bien vous nous avez fait une petite frayeur!dit le cardiologue lorsque Le prêtre reprit connaissance. Vous devez une fière chandelle à l'infirmière.

Le prêtre tourna faiblement son visage et regarda intensément Marline pour lui

exprimer toute sa gratitude. Il était encore trop fatigué pour parler mais l'infirmière comprit tout le sens de ce regard qui lui rappelait combien les hommes tenaient à la vie. Au cours de la semaine suivante, la situation sanitaire ne fit qu'empirer. On dénombrait une centaine de décès dans les hôpitaux parisiens et le virus se propageait maintenant dans tout l'hexagone. Marline n'avait pris qu'un seul jour de repos depuis le début de l'épidémie. Elle était à bout de forces. Elle commença à ressentir des migraines et une grande fatigue. Elle mit cela sur le compte du surmenage mais David lui conseilla de se faire dépister car il pouvait s'agir des premiers symptômes du VID 33. Lorsque le résultat du test sérologique tomba, il confirma la présence du virus dans le corps. L'infirmière devait être mise en quarantaine. Elle fut dans l'obligation de rentrer chez elle et de respecter un confinement strict de deux semaines. Julie était partie quelques jours à Strasbourg pour un salon du

livre auquel elle était invitée. En rangeant quelques papiers dans le secrétaire, Marline tomba sur le manuscrit que sa compagne venait d'achever mais qu'elle lui avait défendu de lire tant que le roman n'était pas sorti. Le titre écrit en grosses lettres sur la couverture la fit sourire « La demoiselle du Sacré-coeur ». Elle ne résista pas à l'envie d'en découvrir les premières pages. Cela commençait par une rencontre dans un internat de province entre deux adolescentes dans lesquelles on pouvait facilement reconnaître le portrait de l'infirmière et de sa compagne quelques années plutôt. Si certaines scènes étaient véridiques beaucoup étaient inventées, notamment celles où elles se livraient à des jeux sexuels. Lorsqu'elle arriva à la fin du premier chapitre, son sang bouillonna dans ses veines à la vue des mots qui s'épalaient sans retenue sur le papier. Julie y relatait l'incendie de la chapelle. Elle comprit que cette nuit là, elle l'avait vue mettre le feu.. Elle savait et elle n'avait rien dit.

C'était sûrement la plus grande preuve d'amour qu'elle avait pu lui donner mais aujourd'hui à la lecture du roman, les gens découvriraient la vérité et la police remonterait jusqu' à elle. Intriguée, elle poursuivit et entama le deuxième chapitre qui débutait par le récit de l'assassinat d'un jeune étudiant en médecine à la cité universitaire de Toulouse.

Là où la police avait échoué, le personnage qui incarnait Julie avait découvert l' arme du crime dans un endroit que seules les deux jeunes filles connaissaient.

Comment était-ce possible ? Comment Julie avait-elle pu broder une telle histoire alors qu' à cette époque, les deux amies vivaient à des centaines de kilomètres l'une de l'autre et qu' elles ne se fréquentaient plus. Prise de panique, elle lâcha le manuscrit et le remit dans le tiroir ne sachant si elle devait taire ce qu'elle venait de lire ou questionner sa compagne dès son retour de Strasbourg. Quand Julie rentra, elle décida non

seulement de ne pas lui parler de son manuscrit mais elle lui cacha la raison pour laquelle elle était en congé de maladie malgré le danger qu'elle pouvait lui faire courir. Pourquoi avait-elle agi de la sorte ? Quel mécanisme s'était dérégulé dans son cerveau pour l'amener à taire une information aussi grave ? Elle savait que Julie avait de fortes chances d'être contaminée à son tour. Certes le virus pouvait passer dans un organisme sans y causer de dommages, mais il pouvait aussi tuer. De cela elle en avait été témoin.

Au bout de quatre ou cinq jours, les maux de tête de Marline s'estompèrent ce qui présageait une issue favorable, mais parallèlement Julie commença à tousser de plus en plus souvent.

– Ce n'est rien ma chérie, tu dois faire une laryngite. Nous avons du Toplexil dans l'armoire à pharmacie.

Le sirop n'eut aucun effet et très vite la jeune femme présenta une fièvre élevée et des difficultés respiratoires.

– Tu ne crois pas que nous devrions

appeler un médecin . J'ai peut-être chopé cette saleté de virus!se plaignit Julie à sa compagne.

– Les médecins sont débordés en ce moment. Fais-moi confiance. Ca va passer. Je vais aller à la pharmacie te chercher d'autres médicaments, fit Marline sur un ton qui ne rassura pas Julie.

Quel sentiment animait l'infirmière à cet instant ? Avait-elle toute sa conscience ? La situation ne semblait pas l'affoler. Son état psychologique ne s'était-il pas à nouveau dégradé au point de la déconnecter de la réalité ? Ou au contraire était-elle en pleine possession de ces facultés mentales, et exécutait-elle un plan savamment élaboré ? Dans la nuit l'état de Julie empira. Elle avait la respiration courte, l'air ne passait quasiment plus dans ses poumons. Elle s'assit dans le lit en tentant de trouver un peu d'oxygène et supplia Marline d'appeler les urgences mais cette dernière resta impassible et la regarda sans faire un geste.

– Marline, j'étouffe, j'étouffe, dit-elle le souffle coupé et le regard implorant.

Voyant que sa compagne ne bougeait pas, elle tenta de se saisir de son téléphone qui se trouvait sur sa table de chevet mais Marline se leva tranquillement et se saisit du portable.

– Je vais mourir, je vais mourir ! Marline, je t'en prie donne-moi ce téléphone.

Dans la pénombre de la chambre, Julie vit percer dans le regard de Marline une lueur mauvaise . Les traits de son visage étaient durs. Elle lui souriait étrangement sans ouvrir la bouche. Elle ne la reconnaissait pas. Elle comprit qu'elle était de nouveau entre les mains du diable. Alors elle se traîna hors du lit, en proie à une violente quinte de toux et marcha à quatre pattes jusqu' au salon. Marline la suivait lentement pieds nus, accompagnant son agonie dans un silence assassin. Julie tenta d'atteindre la porte d'entrée pour alerter les voisins, mais au moment de se saisir de la poignée, Marline donna un tour de clé et

enleva celle-ci de la serrure. Julie essaya de crier mais aucun son ne sortit de sa bouche. Elle se laissa retomber sur le parquet à bout de force. Marline s'assit à côté d'elle et s'adressa à elle sur le ton de la désolation.

– Alors tu savais pour l'incendie ! Et pour l'étudiant aussi ! Tu n'aurais jamais du écrire ce roman. Maintenant tout le monde va savoir. Pourquoi as-tu fait ça ? Tu veux que je perde tout. Paul, mon travail, toi ? Ce manuscrit ne doit jamais voir le jour ! Tu comprends !

Son regard fiévreux lui demandait pardon. Elle tenta dans un dernier souffle de prononcer une ultime parole mais une quinte de toux terrible lui fit cracher un flot de sang dont quelques gouttes giclèrent sur le visage de Marline.

Au petit matin, l'infirmière se réveilla dans les bras de son amoureuse. Leurs corps étaient enlacés comme au premier jour de leur amour. Julie avait les yeux fermés et semblait dormir d'un sommeil tranquille. Sa peau était froide et les longs cheveux de Marline s'épalaient sur

sa poitrine qui ne se soulevait plus. L' infirmière se releva doucement, lui prit le visage et embrassa ses lèvres inertes. Elle appela les secours mais elle savait qu'il était trop tard. Quand ils arrivèrent, elle déclara simplement d' un air absent.

– Elle est morte dans mes bras !

Ils emportèrent le corps sans vie de Julie qui gisait à même le sol .

– Ca va aller Mademoiselle ? demanda un des secouristes avec inquiétude.

– Oui, oui!répondit celle-ci dans un état second. Il faut que je prévienne sa grand-mère.

Marline resta prostrée pendant deux jours dans la chambre, sans manger, priant et égrainant telle une pénitente dans un désert de pierres les perles de son chapelet, celui-là même que Julie lui avait offert le jour de ses 16 ans. Quand elle eut fini ses prières elle embrassa la croix, puis se fit couler un grand bain d'eau froide dans lequel elle entra afin de purifier son corps. Elle prit un peu de cette eau salvatrice au creux de ses mains et s'en mouilla la tête et le dessus

de la chevelure. Puis d'une voix douce et apaisée, elle chanta un cantique que l'aumônier lui avait appris à l'internat. A la fin du chant, elle se leva, sortit de la baignoire, s'épila intégralement le corps, des sourcils jusqu'aux chevilles, et se rasa les cheveux. Puis elle partit s'allonger sur le canapé et resta nue ainsi pendant des heures, jusqu'à ce que le téléphone sonne et la sorte de sa léthargie.

– Allo Marline, c'est moi David. Ca va ?

– Oui, répondit faiblement Marline.

– Je n'ai pas de nouvelles de toi depuis deux jours. Je commençais à m'inquiéter. Je voulais savoir quand avaient lieu les obsèques de Julie.

– Je ne sais pas encore. Je n'ai pas eu le temps de m'en occuper, répondit la jeune femme d'un air absent.

– Tu es sûre que ça va ? Tu veux que je passe ?

– Non ! Ca va aller. Je te rappelle pour les obsèques. Embrasse très fort Paul pour moi.

FIN DU CHAPITRE TROIS

EPILOGUE

Les aveux

La nuit habillait de sa robe de lumière bleu roi la ville silencieuse avant le grand bal des étoiles. Marline sortit sur le balcon et prit une grande bouffée d'oxygène. Elle entendit le chat de la voisine miauler. Il était à cheval sur la balustrade entre les deux appartements. Elle l'appela en lui tendant la main. L'animal s'approcha sans méfiance. – Alors toi aussi, tu prends l'air, dit-elle en le prenant dans ses bras. Ah tu es heureux toi. Tu vas où tu veux, personne ne t'attend.

Le félin lui enfonça ses petites griffes dans le cou en voulant monter sur son épaule.

– Aie!fit-elle. Allez, je te remets sur ton perchoir...Bonne balade.

Le chat continua son chemin tel un funambule sur son fil et partit visiter les appartements voisins. Elle se pencha discrètement par dessus la rambarde et le suivit quelques instants, jusqu'à ce qu'il arrive au dernier balcon de l'étage. Là elle le vit sauter et rentrer dans un appartement éclairé où la fenêtre devait être probablement ouverte. Elle pensa à Paul à qui elle avait promis un petit chien. Paul à qui elle avait promis tant et tant de choses. De l'emmener faire un voyage en montgolfière, de lui apprendre à danser la valse, d'aller sonner la cloche de l'Ermitage à la petite église de San Juan de Gaztelugatxe ... Toutes ces promesses qu'elle ne pourrait pas tenir car elle avait pris une grave décision. Cette nuit, elle allait se livrer à la police et tout avouer.

L'été était revenu bercer la ville endormie de son souffle doux et léger. Il avait chassé ce long hiver de froid et de mort. Marline appela un taxi puis sortit l'attendre en bas de son immeuble. Il arriva quinze minutes plus tard au bout

de sa rue.

– Bonsoir Mademoiselle, où puis-je vous conduire ?

– Au commissariat d'Aubervilliers, s'il vous plaît.

– Bien! fit l'homme un peu surpris. Vous avez un itinéraire préféré.

– Prenez la route la moins rapide. Je crois que je vais dormir un peu.

Marline avait déjà fermé les yeux. Le chauffeur roulait tranquillement sans à coup pour ne pas réveiller sa cliente. Il décida de ne pas prendre le périphérique et de traverser Paris dans toute sa longueur pour faire durer le trajet. Il avait mis une musique en fond sonore. Des nappes de synthétiseurs enveloppaient une voix aiguë et cristalline. Du fond de son sommeil, Marline reconnut « Les mots bleus ». C'était sa chanson préférée. Des larmes coulèrent le long de ses joues. Elle pensait à Julie, à David, à son petit Paul. Son enfant, quand le reverrait-elle maintenant ? Et elle pleurait, elle pleurait en dormant sur ses souvenirs et ses

regrets. Elle se voyait main dans la main avec son fils, arpentant le long escalier de pierre qui mène à l'église de San Juan de Gaztelugatxe, marchant sur les traces de l'apôtre vers le grand rocher sacré assailli par les vagues. Seuls sur cette île fantastique au milieu de l'océan immense. Ils allaient tous les deux, les cheveux balayés par le vent sonner trois fois la cloche du destin. Ils feraient un vœu qu'ils garderaient secret et ils se serreraient dans les bras en se jurant de tout mettre en œuvre pour qu'il se réalise.

– On est arrivés Mademoiselle !

– Combien je vous dois?fit Marline qui se réveilla en sursaut.

– Quatre-vingt quatorze euros!J'ai pris le chemin le plus long comme vous m'avez demandé !s' excusa presque le chauffeur.

– Merci. Gardez la monnaie!fit la jeune femme en lui tendant un billet de 100 euros.

Quand elle sortit du taxi, une pluie fine vint lui fouetter doucement le visage. Elle faillit glisser sur le trottoir à cause

de la semelle trop lisse de ses ballerines. Elle entra dans le commissariat. Une femme à larges épaules était à l'accueil. – Bonsoir ! Est-ce que je pourrais parler à l'inspecteur Barrel ?

– C'est à quel sujet?demanda la policière sur un ton rustre.

– Pouvez-vous lui dire que c'est Mademoiselle Jolicoeur qui le demande. La fonctionnaire décrocha son téléphone en prenant un air blasé.

– Oui inspecteur, il y a une certaine Mademoiselle Jolicoeur qui aimerait vous voir !

Elle raccrocha l'appareil et indiqua le bureau de Barrel avec une main molle.

– C'est la deuxième porte à gauche dans le couloir.

Lorsque l'inspecteur vit entrer Marline dans son bureau, il en fut toujours aussi troublé. Sa beauté était intacte malgré le voile de tristesse qui ombrageait son visage et son crane rasé qu'elle avait coiffé d'un Panama couleur ivoire.

– Bonsoir Mademoiselle Jolicoeur, que vous arrive-t-il?Asseyez-vous je vous en

prie.

La jeune femme posa son sac à main par terre et croisa ses mains sur ses genoux. Elle jeta un regard circulaire sur ce bureau qu'elle ne connaissait pas, puis après un court silence, elle dit en fixant un tableau sur le mur.

– Vous avez changé de bureau ? J'aime bien cette aquarelle!

– Oui, c'est mon oncle qui l'a faite ! Mais j' imagine que vous n'êtes pas venue ici pour me parler de peinture.

Elle détacha ses yeux du tableau et dit en baissant légèrement la tête.

– J'ai tué ma compagne.

L'inspecteur ne montra aucun signe de surprise et resta impassible.

– Votre compagne ? Vous voulez dire Mademoiselle Julie Ballancourt ?

– Oui, je l'ai contaminée volontairement avec le VID 33. Puis elle ajouta sans s'interrompre. C'est moi qui ait assassiné il y a neuf ans Hugo Clémenti l'étudiant en médecine à la cité universitaire de Toulouse, et Lionel Soncore mon père. L'inspecteur la regarda avec apitoiement

en avançant son buste comme s'il voulait lui faire une confidence.

— Mademoiselle Jolicoeur, votre compagne est morte des suites d'une infection pulmonaire foudroyante due à une bactérie. Ce n'était pas le VID 33. Peut-être avez-vous appelé les secours un peu tard, mais vous n'êtes en rien responsable de sa mort... Quant à l'assassinat de Hugo Clémenti, le coupable a été arrêté il y a six mois. C'était un de ses camarades étudiants qui voulait lui voler sa carte bleue. Il est passé aux aveux.

— Mais...mais l'arme du crime !fit Marline, interloquée.

— Un vulgaire couteau de cuisine que mes collègues ont retrouvé près du canal du midi à l'endroit même que le type leur avait indiqué !

La jeune femme resta un moment interdite.

— Les punaises, c'est moi inspecteur ! dit-elle avec contrition.

— Ah oui, les punaises ! fit l'inspecteur en souriant. Je les avais oubliées. J'avoue

que je m' étais un peu trop emballé. Elles n' y étaient pour rien les pauvres bêtes ! D'ailleurs vous avez été innocentée et le parquet n'a même pas fait appel ...Allez Mademoiselle Jolicoeur, cessez de vous tourmenter et retournez vous coucher.

Elle voulut lui parler de l'incendie de la chapelle, du roman de Julie, de toutes les preuves qu'il trouverait à l'intérieur de son manuscrit, mais à quoi bon. Elle sentait bien qu'il ne la croirait pas. Elle sortit du commissariat et arpenta les trottoirs humides comme un boxeur sonné après avoir reçu un uppercut en pleine face. La pluie avait cessé , mais le combat continuait. Une lutte incessante contre le diable, contre les harpies de la nuit qui viendraient lui manger le cerveau. Barrel avait raison, ce n'était pas une criminelle. Maître Zylberstein l'avait dit au procès, la vraie victime c'était elle. Il était tard, elle n' avait pas sommeil. Elle déambula toute la nuit à travers la ville. Vers les cinq heures du matin, elle arriva devant le petit

immeuble du 188 avenue de la résistance où elle avait habité avant son incarcération. Le réverbère éclairait le trottoir de sa lumière blanche. Elle reconnut le bateau que Paul avait dessiné avec la clé de l'appartement de Soncore. Les traits étaient légèrement effacés mais il était toujours là, flottant sur l'asphalte avec sa voile au vent. Elle entendit une voiture s'arrêter juste derrière elle. Elle se retourna et vit l'inspecteur Barrel en descendre. Il claqua doucement la portière et s'avança tranquillement vers elle en allumant une cigarette.

– Si j'étais rancunier, je vous dirais que l'assassin revient toujours sur le lieu de son crime !

Marline sourit d'un air las en regardant le dessin sur le trottoir.

– Il tient bien la vague ce petit bateau ! Qu'est-ce qu'on ne fait pas avec une petite clé !

– Je ne vous le fais pas dire ! répondit-il avec un petit sourire énigmatique. Allez, vous devriez rentrer chez vous

maintenant. Vous voulez que je vous appelle un taxi ? —

— Non merci, je vais attendre le premier métro .

— Comme vous voulez !

L'aube se profilait dans une lumière opaline. Les moineaux s'éveillaient en fêtant le lever du jour avec leur piaillage joyeux. Un homme jeune et vigoureux sortit du porche de l'immeuble en tirant deux conteneurs poubelles. Il fut surpris de voir une si jolie femme seule sur ce trottoir à une heure aussi matinale.

— Bonjour!fit-il poliment à Marline. Vous attendez quelqu'un ?

— Non, pas spécialement!répondit celle-ci.

— Ah excusez-moi ! dit-il en déposant ses conteneurs près du réverbère.

— Vous êtes le concierge de l'immeuble ?

— Oui!fit-il aimablement . C'est un petit immeuble bien tranquille.

— Tiens, il y a de la lumière dans l' appartement du troisième étage !dit Marline en levant la tête.

Elle vit une femme aux cheveux longs s'approcher de la fenêtre et l'ouvrir. Elle fumait une cigarette avec élégance en renvoyant la fumée qui dessinait des arabesques dans l'air velouté du petit matin.

– Oui ce doit être Mademoiselle Agathe. Elle se lève tôt pour emmener sa petite fille à la crèche. Elle est arrivée le mois dernier. Personne ne voulait habiter cet appartement. Les gens disaient qu'il était maudit. C'est une infirmière qui y vivait avec son fils. Il paraît qu'elle entendait des voix ! Bon, c'est pas tout mais pour moi la journée ne fait que commencer...

... J'ai encore beaucoup à faire. Bonne journée Mademoiselle... Mademoiselle comment au fait? demanda-t-il avec un sourire charmeur.

Marline ôta son Panama et alla le déposer sur la tête du jeune homme. Elle lui sourit d'une manière étrange avant de s'échapper en lui lançant dans un grand éclat de rire.

– Mademoiselle Jolicoeur ! Je m'appelle

Mademoiselle Jolicoeur.

Puis elle se mit à courir le long de l'avenue déserte en écartant les bras et en criant comme une désespérée qui aurait retrouvé le souffle de la vie.

– Je m'appelle Mademoiselle Jolicoeur!
Et je suis libre...libre...libre !

FIN

Du même auteur

Des heures à regarder un mur (2008)
(Préface de Pierre-Yves Lebert)

La mort d' Esope (Roman 2016)

L'écrivain atomique (poèmes 2017)

La deuxième mort de Johnny Hallyday
et autres fake news (Nouvelles 2018)

Imprimé chez JOUVE
11, bd de Sébastopol
75002 Paris
Dépôt légal septembre 2020